

1/4 le geignard

la méchanceté	7
la peur	15
la douleur	25

1/2 le margoulin

la rancune	31
la saleté	39
le dégoût	49

3/4 le séditieux

la (r)évolution	57
le combat	65
l'amour	73

0 l'ermite

la tristesse	83
la conscience	89
la fuite	97

1 extras

bibliographie	113
remerciements	115

Ce mémoire est un exercice introspectif plus autobiographique que théorique. Il n'a pas vocation autre que de me présenter.

C'est une analyse romancée qui parle du sujet d'étude que, comme tout le monde, je maîtrise le mieux et le moins bien : moi-même.

Le prisme dont je me sers tout au long de cet ouvrage est mon expérience du monde, grâce à laquelle j'essaie de comprendre qui j'ai été afin de découvrir qui je suis.

J'ai appris que la jeunesse est l'ère des transformations. Mon état d'aujourd'hui sera ma mue de demain. C'est l'existence des autres qui a impacté, forgé la mienne, et sans ces autres, je ne serai rien.

J'ai isolé quatre époques importantes de ma vie que j'ai raconté à travers quatre pontes. Ils racontent une histoire que j'appelle la mienne.

Cette histoire est formée de sections à la fois liées et distinctes, à lire ensemble ou séparément, qui expliquent celui, dans mon travail comme dans mon être au monde, que je suis parvenu à être.

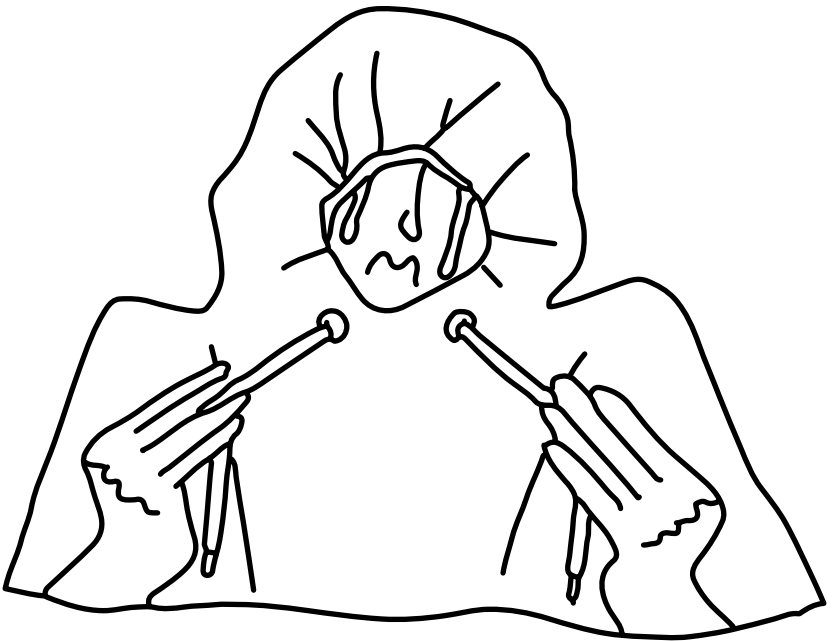
Bonne lecture.

1/4

le geignard



**2006,
Marseille,
Castellane,
14 rue
Dragon,
2ème étage
chambre
gauche,**



« MOI JE NE VEUX PAS DE PROBLÈMES », c'est ce qu'il vous dira en premier. Il a la démarche des garçons qui ne savent pas où se mettre et préfère rester à l'abri des autres, à droite de la masse, là où l'on peut se tenir sans être vu ni de trop loin ni de trop près. Il se situe toujours juste avant l'équateur, à l'opposé du zénith, c'est à dire à un endroit où personne ne daignera venir le chercher ni n'aura de raison de chercher des raisons.

« MOI JE NE VEUX PAS DE PROBLÈMES », c'est ce qu'il vous dira en premier. Sa voix ne s'élève jamais, jamais plus haut que le niveau d'une mer basse, jamais plus bas que la température de la glace, toujours dans cette moyenne confortable dans laquelle on peut se lover comme on se love dans les bras de sa mère. Voilà l'attitude de ceux qui ne préfèrent rien, qui persistent en eux-mêmes, qui survivent à toute chose dans la prudence du seuil, la remise à plus tard de toutes les catastrophes.

Je suis Vincent et je fais tout pour ne pas appliquer la loi de la chute des corps. Je voudrais être en tout temps et toute chose épargné par le destin. J'ai onze ans et aucune envie de vivre, écorché par le cri des mouettes dans les Calanques, brûlé par l'amiante des murs et le granit chauffé au soleil, concerné par rien, touché par personne, fusionné à mon oreiller mouillé de larmes et à mes écouteurs.

Je suis Vincent et je ne demande rien de particulier à la vie, pas de promesses, pas d'ivresses, surtout pas de souhait d'envergure. Tout ce qui n'est pas constant est discutable, et préférablement à mettre de côté, comme ces problèmes qu'on ne saurait résoudre mais qu'on déplace dans un espace plat et sans relief, un espace neutre, un espace contrôlé. Comme un site web.

Vous connaissez le soulagement d'arriver chez soi et de passer la clé dans la serrure, la serrure de la porte familière, loin de la rue aux autres portes potentiellement hostiles, donnant sur des mystères et leurs agitations. Vous connaissez le réconfort et la fuite, et le lit et la ouate, tous ces bois tendres sur lesquels s'asseoir et pleurer.

Ceux qui connaissent Vincent s'en éloignent par l'action du rire, qui défait le malaise, s'approchent par l'action de la pitié, qui joignent les corps entre eux, s'emporent par l'action de la colère, irrationnelle et triste. Et ceux qui ne connaissent aucune force d'action se heurtent par inertie à celles qui existent ; alors du choc naît une étincelle, de celles très rares qu'on observe parfois s'il y a interférence entre deux êtres humains. C'est sous sa lumière pâle qu'on peut la distinguer, à travers les couches de panique, les opaques strates de peur, les alluvions de terreur qui couvent Vincent comme le divin enfant à Noël : la vérité finale, la forme du secret.

Et le secret de Vincent, c'est que Vincent est **méchant**.

Vous ne savez pas vraiment ce qu'est la méchanceté si vous croyez aux grands poncifs romantiques. Si vous avez l'étrange certitude que chacun porte en soi un peu de vice et un peu de vertu, et que les deux luttent comme on lutte contre son frère. Vous ne savez pas vraiment ce qu'est la méchanceté si vous avez des privilèges, et que vous les utilisez parfois, si vous avez des valeurs, et que vous vous battez pour elles, si vous croyez en quelque chose, et que vous avez des raisons.

La vraie méchanceté, elle n'a pas de raisons, ce n'est pas celle des hommes qui se battent avec rage. C'est celle des hommes, dans l'ombre, qui regardent les autres, et le sang du combat, et le monde à nu qui se déchire. La vraie méchanceté, c'est ne rien faire de rien et poser les armes tout près de soi, du massacre, la bouche en cœur. C'est l'inaction sans bruit, gorgée de son silence, trempée dans son accord ; c'est celui qui dit oui et se passe autour des agitent le drapeau des armées renonçantes. Le bruit blanc de ceux qui collaborent, et livrent aux grandes instances, et font un beau sourire à n'importe quel nom. « Pas mon nom, » dit Vincent. « PAS MOI. MOI JE SUIS QUELQU'UN DE BIEN ».

Adorable, adorable Vincent.

Il y a les prédateurs apex, qui broient la nuque du zèbre ou noient le boeuf dans le fond des estuaires, il y a les rapaces, qui du sommet de la montagne précipitent la chèvre vers sa mort, il y a toutes sortes de bêtes à griffes, à crocs et à grande force. Et puis au milieu de la force, entre les corps des proies, il y a les tiques, les petits oubliés du règne de la peste, les écornifleurs qui sautent sur le poitrail de ceux qui font plier le monde.

Les acariens, les resquilleurs qui survivront à la chute de l'univers, bénis par la providence, trop petits pour être attrapés entre le pouce et l'index, occupés à des festins minuscules qui, une fois mis à l'échelle, deviennent des banquets olympiens qui rassasient les dieux ; ces banquets mêmes auxquels les puissants, tous puissants qu'ils sont, ne sont pas invités. Car voilà ce que les vrais méchants préfèrent, microbes mortifères fondus dans la lie d'un monde au sang à partager : se faire passer pour les gentils.

Maman dirait : Ce n'est pas qu'il est méchant. Au début, il n'était pas comme ça. Comme ça, comprenez violent. Et puis il n'est pas vraiment violent, c'est plutôt qu'il est sauvage ? Oui, sauvage. C'est bien ça.

On peut vous dire que c'est notre époque, les programmes à la télé, la mauvaise éducation. Pour faire bien on mettra ça sur le compte de la jeunesse. Et puis la rage générationnelle qui creuse les ventres des écoliers. Mais en vérité, ce n'est pas ça. Parce que vous savez, en fait, il ne regarde pas la télé.

Ce n'est pas ça. Ça se peut pas. C'est nerveux. Musculaire. Cérébral. Les connexions lâchent. Je crois qu'il a un peu de mal à communiquer.

Une semaine sur deux, il quitte sa chambre, quitte le pâté de maison, part assez loin, s'enfoncé après les lisières et les buissons et disparaît dans la forêt. Il s'engloutit du matin jusqu'au soir et il revient comme une fleur, couvert d'échardes, couvert de bleus, alors qu'on vient juste de finir le souper, et il nous dit «Salut».

Salut.

Des fois, quand il s'en va longtemps, je sais qu'il va loin du quartier, il va prendre le train. Il a juste son sac Eastpak, un sandwich triangle et son baladeur. Il ferme sûrement les yeux, assis sur le quai, attend, monte dans le wagon qui arrive, le dernier, et part. Destination inconnue. Heure inconnue.

Je ne sais pas ce qu'il fait. Je ne sais pas où il va. Il ne fait rien, sans doute. Il va dans le nulle part silencieux. Il regarde par la fenêtre les paysages qui défilent, il imagine peut-être sa maison, sur une colline qui passe à toute allure, dans le sillage. Ça endort la solitude. Je crois qu'il aimerait ça, une belle maison tout en pierres, tout en hauteur, toute perdue, sur les plateaux. Je pense que ça le calmerait.

« Ca lui passera », son papa disait ça, et puis parfois il lui disait de prendre des bains glacés après le lever, ça forge le caractère. Je pense que ça donne surtout le rhume.

LA MAMAN DE VINCENT

LA PEUR

**2007,
Aix, avenue
Jean Giono,
près du
McDo,**



Ils sont tous les mêmes ces garçons, vous savez ? ils sortent du trou comme des rats, ils se réhabituent à la lumière, guérissent de leurs coupures en laissant leurs ongles rongés repousser au soleil ; ils ne cherchent qu'un peu de chaleur sur leur peau blafarde, un peu mais pas trop, juste assez pour ne pas rôtir, pour avoir l'air d'hommes.

Leurs cheveux noirs sont encore humides, il leur faut le temps de sécher, parfois ils les coupent ; ils ont l'air de chiens s'ils ne les coupent pas, ils ont l'air de chiens de toutes façons. Ce sont des chiens, vous savez, ils lèchent tout ce qu'ils trouvent, ils ne peuvent pas s'en empêcher, on ne peut pas lutter contre le fait d'être un chien, on ne peut pas lutter quand on a cessé d'être un homme.

Ils ont des cicatrices ; ça, ils ne le disent pas à papa et maman, il ne le disent nulle part, il n'y a que sur leur peau qu'on peut les voir. Ils sont tatoués dans les artères, et quand ils sont nus, ces garçons, on voit bien ce qui se passe, on voit tout sous la chair, sous les membranes de caoutchouc, on voit le sang et la poussière qui se sont encrassés dans les poumons, on voit la rouille sur le chemin du cœur, on voit ce qui a cessé d'exister pendant dix, douze ans. on voit qu'ils n'ont jamais aimé.

Quand ils sortent, ces garçons sont des décombres, ils ont les ténèbres sur les épaules et la haine qui leur transperce les yeux. Ils sont au fond du trou et ne cherchent plus rien, ils ont la violence nucléaire qui a germé dans leur cerveau et le silence qui veut tout dire au coin de la bouche. Ils gardent leurs distances pour ne pas chuter, ne pas se faire chahuter, ils se tiennent loin du feu, parce qu'une étincelle suffit à embraser les ordures, ils essaient avec leurs mains de crevures de reconstruire ces gens biens qu'ils devraient pouvoir être - et ils n'y arrivent pas. Et pourquoi ils n'y arrivent pas ?

Ces garçons sont des poubelles, vous savez. Ils sont nés poubelles, ils mourront poubelles, il n'y a rien à changer. Ils n'ont pas cassé le moule, parce qu'il n'y a pas de moule, juste une norme, une ligne médiane qu'ils ont rongé avec les dents, comme un tendon qu'on sectionne.

Ces garçons n'ont pas d'amis, ils s'imaginent qu'ils n'ont pas de papa, pas de maman, ils n'auront pas de petites copines, parce qu'aucune fille ne veut se réveiller, en sueur, à quatre heures du matin, en se demandant si elles passeront la nuit.

Ces garçons, si on les laisse faire, ils font la une des journaux, avec leurs gueules de monstres, ils font les couvertures des magazines, avec leurs mains de cadavres, ils font les gros titres à la télé, parce qu'ils ont tué leur père. Ces garçons, heureusement qu'ils existent, vous savez, parce que grâce à eux on a une raison de se coucher un peu plus tard le soir, on a une raison d'aller chercher un peu plus tôt ses enfants à l'école, on a une raison de trembler en laissant les toilettes allumées la nuit.

Heureusement qu'ils existent, ces garçons comme moi, sinon vous vous **ENNUIERIEZ.**

La peur au ventre et dans les veines jusqu'à faire implorer le cœur. Des millions de choses qui ne tournent pas rond dans la tête, des pensées fracassées. Des phalanges qui s'échauffent et des muscles qui se bandent, la pression qui augmente le long des poignets et jusqu'au fond des os. La détente n'en sera que plus vive.

Au bout des omoplates, dans l'hémisphère droit et à gauche sur la poitrine, Vincent n'a connu que la détresse. Son ventricule, avec une longue et égale férocité pour le monde à qui il doit sa rancoeur, se jette la gueule dehors sur tout ce qui se meut et tout ce qui est proie. Dans ses rêves, au moins. Ses mandibules claquent sur la peau de la réalité, en arrachent quelques bouts inconvenants, et dans une minute de colère sourde, l'avalent.

Vincent est persuadé d'être une victime de toutes les choses. Il n'y a pas de place dans ses synapses pour le bon sentiment, puisque pour les autres, tout ceux qui forment son univers, il n'y a pas de place pour la merci. Sur la terre comme au ciel, tout est retourné par une force terrible qui le blesse en continu sans pitié.

Ce qui sauve, ce n'est pas espérer, ce n'est pas aspirer aux choses, c'est abandonner. Rester loin des spotlights, se tenir tranquille. Laisser aux autres les combats qui valent la peine et le privilège de devenir quelqu'un, laisser sa vie écorchée sur l'autel, mourir en martyr, mourir en vampire. Tout le monde lui veut du mal, depuis les grands méchants de sa classe jusqu'à papa et maman incapable de donner un nom à sa douleur.

Vincent ne s'autorise aucun désir, aucune trêve, aucun rêve. Il préfère encore cauchemarder.

Vincent ne sera jamais un petit garçon normal et propre sur lui. Ce n'est pas parce que la force des choses l'a poussé à l'entrée de cette école qu'il sera un gentil écolier.

Vincent est en colère - voilà déjà que son cœur s'emballe, que les chairs à vif de ses mains jamais cicatrisées ou que la rage solide au bout de ses ongles se met à trembler. C'est de peur. Dans son regard, ça transpire la peur qui n'a jamais décanté. Vincent a peur : il a peur de se mêler, il a peur des autres, il a peur de ne pas se retrouver. Personne ne lui fait confiance : lui le premier.

La peur, c'est la fatalité unique. Vincent a peur du jour, Vincent a peur de la récréation et de rendre ses devoirs, Vincent a peur de ce qui gravite autour de lui. Vincent est en danger.

La désolation remplit son regard. La relation à l'autre n'existe pas, et tout lien qui doucement se met à naître doit être réduit en poussière. Vincent est trop timide pour faire durer et trop sauvage pour être fidèle. De toutes façons, on ne connaît pas Vincent, on ne rencontre pas Vincent - on lui passe au travers comme un intangible néant. De toutes façons, Vincent s'est fait une promesse.

Vincent ne veut pas vous connaître, vous êtes sa seule faiblesse.

J'ai connu les champs de crainte et la terreur d'être retrouvé. Je me suis lové dans des trous noirs avec la peur atroce d'en voir un dans mon ventre, le cœur noué et les os noyés sous le sang, j'ai souhaité de tout mon être me perdre et ne plus jamais reparaître ; dans un abysse où personne, ni dieu, ni la maman, pas même le monde, ne viendraient me chercher.

Je ne comprenais pas. Je n'avais jamais compris et je n'avais jamais su. Mes bras plein de torpeur s'élevaient seuls et la sève dans mon corps se cristallisai en sucre pour m'empêcher de bouger. J'étais au stade minimal, larvaire comme une chrysalide, vide, translucide comme une élytre tombée de sa feuille. J'ignorai ce que mon être tentai de me dire et je restai assis, recroquevillé, tous les sens battant comme un seul pouls, ma vie meurtrie par le sort concentrée dans un tout petit poignet. Et tout changeai.

Autour de moi tout se transformai et formes, odeurs, sons et rivages heurtaient entre eux leurs murs pour construire de nouveaux temples. Marseille était puissante. Les frontières ne voulaient plus rien dire et tout se dépossédait. C'était comme si, à mesure que je me métamorphosai, je n'avais jamais auparavant existé. À l'épicentre de ce fourmillement je sentais toute chose se dérober sous moi. Mon visage tuméfié fendait ses peaux pour en laisser d'autres pousser.

J'étais neuf. J'étais. J'ai vu se briser beaucoup de mes cycles, beaucoup d'espairs et j'ai noirci moi-même cette neige que je ne voyais qu'en de rares hivers, celle qui a couvert mon sommeil et ma chair comme une nappe amie.

Je suis hors de moi, hors de chez moi. Je ne sais pas comment rentrer.

Vincent victime toujours avait l'impression que le ciel l'écrasait. Il avait les pires intempéries sur les bras et de ses nuages devenus lourds, vivants, le ciel l'écrasait. Mais que la voûte se rompe sur sa nuque ne le dérangeait pas, que tout là-haut ça vomisse la pluie sur son dos ne le dérangeait pas. La pluie était beaucoup trop rare pour être détestable. C'était ce qu'il préférait en saison de soleil.

Les épaules tombantes et abandonnantes. Le bleu languide tatoué comme une blessure, les yeux irrités ; la sensation gênante d'une pluie attendue qui ne tombe pas. Des eaux qu'on espère à tout rompre en guettant les strates supérieures. Le goût du sec amer à l'arrière des dents. La peau moite qui se délite comme une mue de serpent, et qui ondule dans la douceur fondue.

Quand son regard se levait vers les hauteurs interdites, des galaxies entières lui tombaient dessus comme des coups. Désirer ! C'était ça un peu, désirer. Ou peut-être espérer, plutôt. Il s'était mis à espérer.

Toutes ces choses qu'il espère et qu'il remarque dans les étoiles, ces petites lucioles de vouloir accrochées à l'espace. Il réalise l'incommensurable étendue de sa tristesse.

Il rêve, voit des comètes, voit des atomes. Toutes ces choses résonnent avec son corps. C'est une sorte d'éternité.

Il aurait voulu écrire les livres, pas seulement les lire, ça n'était pas suffisant de lire, il fallait aussi savoir comment ça fonctionnait, comment assembler des mots et les mettre les uns auprès des autres harmonieusement et dire des choses pour toucher, il fallait savoir tout faire sortir, raconter une histoire, peut-être qu'il aurait été une meilleure personne s'il avait su raconter des histoires ?

Il regardait les enfants jouer, et vous savez quoi, il y a quelque chose avec ces enfants, avec tous les enfants, ils sont si mous, dégingandés.

Ce sont comme des larves qui jouent au ballon ou à la marelle ou avec des papiers, parfois ils se coupent ou tombent et se font mal, et on vient les prendre par les aisselles et les remettre debout ; il y a quelque chose avec ces enfants, c'est très particulier.

On prend pour les remettre debout, on les remet toujours debout, c'est comme ça qu'on les construit, il faut construire les enfants. Les enfants s'effondrent, sinon.

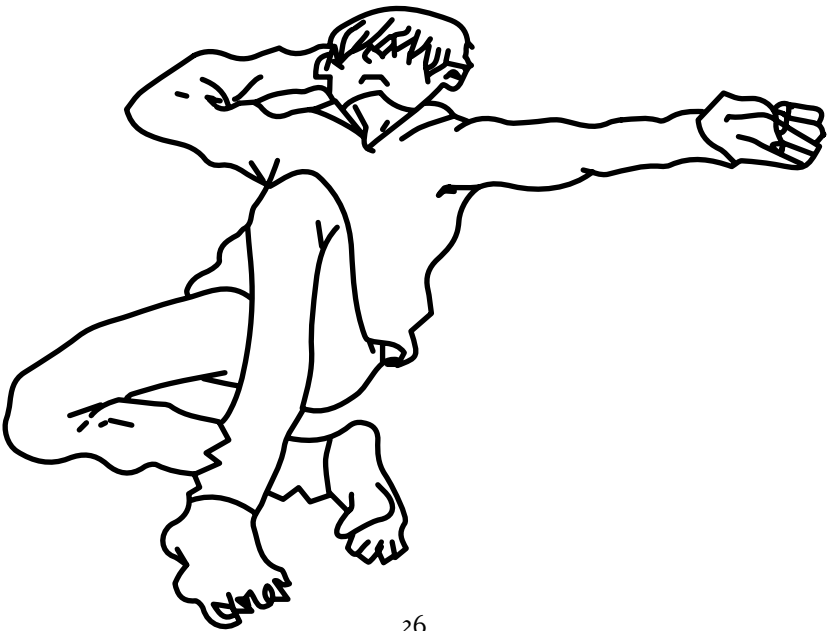
Il regardait les enfants et leurs peaux en chantier avec pitié, mais pas de la gentille pitié, de la pitié méprisante, de la triste pitié, il les regardait comme il avait regardé son premier animal mourir parce qu'il était tombé malade, il les regardait sans savoir où se mettre mais sans pouvoir retirer son regard, une fois même, une mère est arrivée pour prendre son enfant par la main et l'éloigner parce qu'il regardait avec tant d'insistance.

Il les regardait persuadé qu'ils allaient s'écrouler sur place et mourir, il les regardait avec l'appréhension de les voir s'affaïsser, il les regardait avec attente, et avec attention, et en se concentrant beaucoup ; il regardait leurs visages, les traits de leurs visages, dans ces traits il pensait que quelque chose se passerait, il pensait qu'il retrouverait ses traits à lui, ses traits perdus, son propre visage.

Déjà tout petit, enfant lui-même, il regardait chaque enfant qu'il voyait en étant très intrigué, il les regardait comme s'ils lui devaient quelque chose, avec des obligations affolées, il les regardait en tentant de sortir de ses propres décombres et de ses propres ombres.

C'est quand il était enfant que les choses se sont compliquées pour Vincent, que tout ne s'est pas passé comme prévu, et qu'un ténia s'est entortillé pour toujours à l'intérieur des murs de son ventre. C'est à cette époque que les émotions se sont tenues à distances, désabusées, gémissantes, sans savoir ce qui pouvait bien les tuer.

**2008,
Marseille,
Parc
Beauvallon,
tout au fond
près du
dernier
arbre,**



La douleur est si lente et profonde qu'elle semble remplir mon corps par le détroit inconnu d'un abysse de sang. Je ne connais pas cet abysse mais je connais son nom : son nom, c'est l'enfer.

C'est ici L'ENFER, et je suis assis à côté de mes démons, et je ne bouge pas de là, j'attends. J'attends l'heure où lassés de me voir immobile, ils se lèveront, et se déplaceront autour de moi, et diront à tous ceux qui m'approchent et à tous ceux qui me voient : celui-là est un combattant.

Le monde entier est un monstre. Un monstre mangeur d'hommes, fracasseur d'enfants, fomenteur de crimes, briseurs des colonnes qui portent les honnêtes gens. À sa seule pensée, ma bouche s'effondre, mes phalanges se tendent et mon coeur se ratatine. On m'a tellement dit de me trouver une cause, et d'en vouloir à quelqu'un, et que chacun voulait me nier la vie, et oh, on m'a tellement ennuyé avec la vie, la vie, la vie. Alors Vincent est dégoûté par la vie, par son intensité et son mouvement, dégoûté par les milliers de fourmillements qui agitent la planète et le bruit des pas de ceux qui marchent dans la rue.

La vie est intolérable. Vincent n'est pas fait pour la vie, et ce qui n'est pas fait pour la vie, on le tue - ou bien on le cache. Alors comme un insupportable secret enfoui sous la peur, Vincent s'exécute pour ne pas qu'on l'exécute, lui. Vincent demeure caché. Vincent demeure inerte.

Le renoncement est la première condition de l'inertie ; Vincent est inerte. Inerte comme les larmes qui baignent son visage sans discontinuer. Car par dessus-tout, Vincent est triste, de cette tristesse amère qui éclabousse les peaux environnantes, cette tristesse térébrante qui creuse le dos jusqu'à l'échine. Cette tristesse, Vincent n'en parle pas. Elle jaillit de lui-même en sanglots forts, plus forts que les rapides, et transforme Vincent en homme-puits.

Je maudis Marseille, dit Vincent en pleurant. Marseille est la source de mes larmes, mes larmes, et de mes larmes je ferai des armes pour transpercer celui qui ne saura s'émouvoir de ma lente et profonde douleur.

La douleur est indissociable de la musique. Le rythme je l'ai plutôt sous les os que dans la peau, je suis bien incapable d'écouter autre chose que le roulis métallique des ondes qui brisent les parois internes des tympans et les transforment en immenses caisses de résonance sans fin. Je me rappelle de l'ère où je pouvais survivre sans le bourdonnement noir vantablack, industriel et triste, craché par ces cavernes d'où l'on ne sort que vitreux et ravagé.

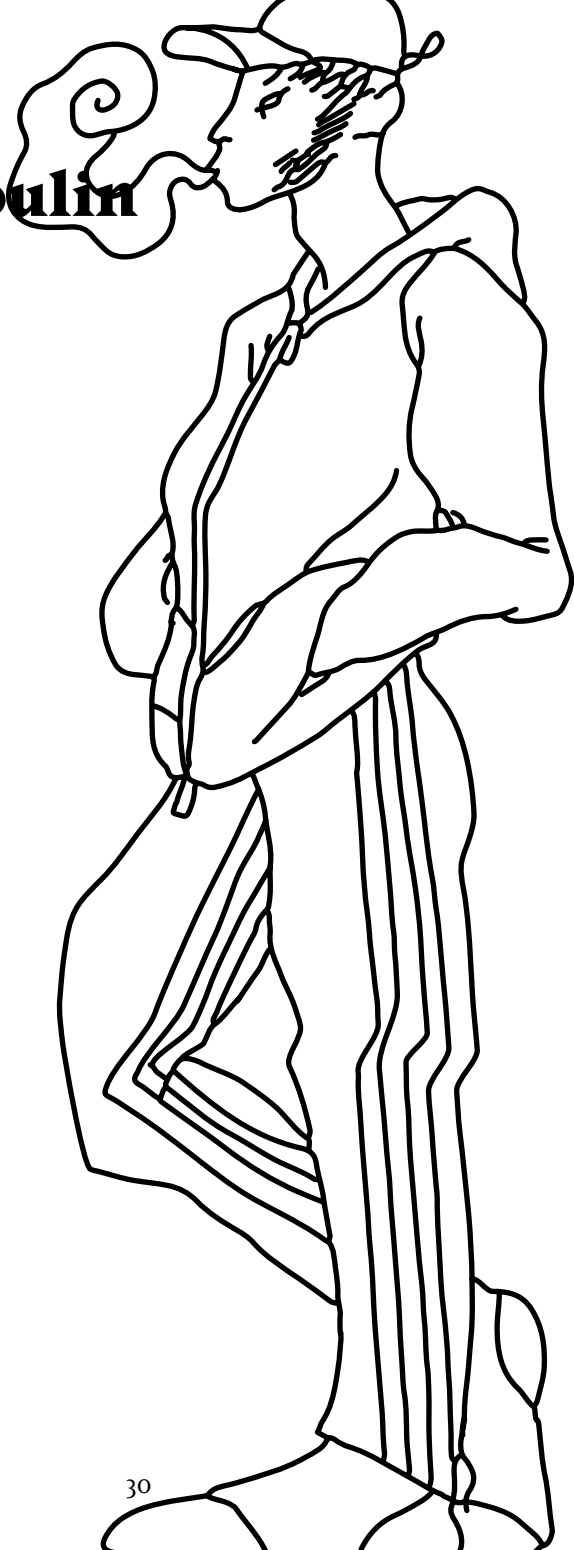
Parfois j'entends un track qui me rappelle une personne que j'ai aimée, alors je pense que cette personne devrait écouter ce track et qu'il lui plairait ; puis je me rappelle que cette personne n'existe plus, ou plutôt, cette personne existe toujours, mais ailleurs qu'en moi, en tant qu'elle-même, pas en tant que personne que j'ai aimée. Que se passerait-il si à cette personne, à ce laissé-pour-inconnu, je disais : écoute ce track ?

J'ai une compassion ou une indifférence sans fin pour toutes les personnes du mauvais côté de ma vie, ou qui ont traversé ma vie sans pouvoir y rester, pourtant je suis traversé souvent par cette idée de contact, de nouveau, comme s'il était possible d'annuler la violence et d'approcher sa main, de ne plus sentir la brûlure mais plutôt la chaleur. Mais c'est impossible car je n'ai pas le temps d'avoir mal, je me couperai la main plutôt que de la tendre encore.

J'ai pas le temps de m'occuper de ta douleur, ma douleur à moi, dans mon univers, supère ta douleur... alors ce n'est pas que ta douleur n'existe pas... c'est qu'elle n'est pas là, elle est absente, comme une personne absente, comme un oubli, comme un non-lieu. Moi j'ai trouvé comment translater la douleur vers d'autres conteneurs.

1/2

le margoulin



**2009,
Marseille,
Notre-Dame-
Limite, parc
Kallisté,
sous un
réverbère**



On dit que le cœur se brise, il se briserait comme un objet, il se briserait comme la voix ; on l'entendrait alors, comme on entend le vase qui tombe de la table, on l'entendrait comme un hurlement, et on mourrait. Mais quand il se brise on ne meurt pas. On se dit que ce serait mieux, mais on ne meurt pas. On a juste très très très mal.

On dit que le cœur se brise ; alors Vincent garde le sien du risque, Vincent se tient loin de la blessure et fait très attention à ne jamais porter préjudice à sa peau, le danger doit glisser dessus comme de l'eau sur un tissu hydrophobe et ricocher vers d'autres humains, car le cœur de Vincent est une forteresse imprenable. Vincent ne veut pas qu'on lui brise le cœur.

Par crainte de briser son cœur Vincent a alimenté la haine : il l'a frappée de toutes ses forces en voulant la réduire, mais à chaque fois elle revenait plus vigoureuse. La haine était un hydre, un feu sans la forêt, sans la fumée, alors il l'a inhalée pour s'en faire une amie. La haine a une odeur de weed bicravée au fond d'un parc, quand on y réfléchit bien.

Amputé à la chaleur humaine, Vincent est un crétin. Vincent est un chien qui cherche à avoir l'air d'un homme, un chien de la casse qui erre près des docks, et ses pattes frappent les tuiles des toits, et son thorax rempli de fumée gronde, et son regard est vide quand il vous fait un doigt. On ne peut pas lutter contre le fait d'être un chien : on ne peut pas lutter quand on a cessé d'être un homme.

Puisque la haine est son amie, Vincent n'en a rien à foutre, Vincent croit s'épargner un destin piteux en écrasant les autres. Vincent a une violence idiote au fond de son cerveau et le bruit de son rire est comme le cri d'une bête.

DONNEZ-MOI DE L'ENCRE ET JE REFAIS LE MONDE.

DONNEZ-MOI DU TEMPS POUR DORMIR.

DONNEZ-MOI UN CORPS,
UN VRAI.

UN CORPS FRACASSÉ NE SE REMET PAS DE LA CHUTE
UN CORPS
QU'ON A FRACASSÉ.

UN CORPS IMMENSE
UN CORPS QUI S'ÉCRASE
QUI SUINTE LE SANG ET L'EAU
ET LA PEAU DÉCOLLÉE.

UN CORPS C'EST LE CONTRAIRE D'UN CREUX.

UN CORPS C'EST PLEIN DE PENSÉES QUI S'EN VONT COMME DES BRUITS
ENFERMÉ
ET MUTANT
ET CÉLESTE MAIS PUTRESCENT
ET TOUT DOUX.

C'EST NUAGEUX UN CORPS
ET LÉGER COMME UN PASSAGE
UN NOEUD
ET VIOLENT PARFOIS, PLEIN D'ENVIES DE TUER
QUI LACÈRENT
TUENT
ET TIRENT À VUE.

J'AI LONGTEMPS RÊVÉ D'UN CORPS
DÉLASSÉ
UN CORPS NOUVEAU UN CORPS AUTRE

MÉTAMORPHOSÉ

UNE ENVELOPPE HUMAINE

PLEINE DE VELLÉITÉS

UN CORPS SYMPA

VIVANT.

J'AI LA RAGE.

UNE RAGE SANS NOM.

SANS PAPA, SANS MAMAN, SANS ALIBI, SANS FRÈRE, SANS REPÈRES, SANS BOUSSOLE,
UNE RAGE EN FRICHE, BIEN DURE, LES DENTS LONGUES, SANS CHEMIN DROIT ET SANS
FAÇONS QUI ME RATIBOISE L'INTÉRIEUR DES PENSÉES ET QUI Y MET CHAQUE JOUR UN
PEU PLUS D'APESANTEUR.

COUPS DE SURIN INTÉRIEURS, MELTING POT DE GÉNOCIDES, MAGMA D'IDÉES DE
MEURTRE QUI M'ONDULENT AU FOND DU CRÂNE

UN CRÂNE EN ACIER TREMPÉ

UN PEU DE GASOIL ET

GRAND AUTODAFÉ.

UN VOILE DE KÉROSÈNE, UN CHOC PETIT, ET TOUT CE QUI EST VIOLENCE, TOUT CE
QUI EST PULSIONS, ÉVIDENCE, TOUT CE QUI MET LE FEU AUX BOUTS DE CERVELLE QUI
MACÈRENT ET MARTÈLENT ENCORE

SERA TRÈS VITE ANNIHILÉ

RADIÉ DE LA SURFACE DES PENSÉES.

DES IDÉES NOIRES

SUR BLANC

ET PUIS ROUGES INTENSÉMENT.

j'ai vu des abrutis tomber du haut des falaises, des petits qui jouent au grands se suicider du haut de leurs égos. ils sont comme de ridicules minuscules dieux amers qui se ramassent dans leur propre caca, et disparaissent, déçus d'eux-mêmes. tous ceux qui ont foi dans leur génie devraient passer sous les tirs perdus des crétins, juste pour voir. crétin, crétin, ce sont les fusils les plus inattendus qui te tiennent en joue, tu n'as pas compris que ta soi-disant intelligence est ridicule ? inculte comme la friche sur laquelle il ne pleut pas, comme ces mauvais champs où le soleil se lève et redescend douloureusement. cette terre maudite est bien évidemment la nôtre, et on irrigue pas, c'est impensable, c'est trop de bon sens. on a pas appris à descendre en rappel. du coup on saute. comme depuis la falaise du quai, celle où s'est fracassé mon dernier client hier soir.

supporter la douleur sans dire un mot ! voilà la vraie sobriété. c'est la puissance à laquelle tous aspirent. je ne connais personne qui y soit arrivé, et si ce damné existe, je lui souhaite une bonne vie, c'est à dire une vie courte et fugace, qui ne s'encombre pas des inutiles longueurs dans lesquelles tous les autres se perdent. perdent leur froc. que l'on tire sans sommation sur celui qui sourit, qui croit encore en quelque chose, qui abrite quelque part en dedans le désir de bien faire. qu'on le canarde, paf, une balle dans la bouche et on en parle plus, on a pas idée de donner pareils espoirs à la nouvelle génération.

entre les dernières oranges de montagne et les premiers abricots, il y a les néfliers, plantes en pot encombrantes qui ne fleurissent qu'après quelques six ans. ils donnent des fruits si sucrés que même les oiseaux n'en veulent pas. ni greffés ni taillés, ils deviennent ingérables, à l'image de ces enfants débiles qui veulent traverser la cour avant que le maître ne les attrape par la peau du cul. moi j'étais un de ces enfants-là, et puis j'ai compris que la réussite c'était pas pour moi.

je trouve intolérable de laisser réfléchir ceux qui le font pour eux seuls. c'est vain et dérisoire. si tu es si brillant alors pars devant, éclaire ! le soleil te suivra. et surtout ne regarde pas vers les hauteurs, n'espère pas défier l'engeance innommable qui t'observe distraitement, n'essaie pas de duper les êtres supérieurs. ce ne sont pas eux qui t'ont planté ici. ce ne sont pas eux, ils n'en ont rien à foutre. ils te survivront. de toutes façons les puissants de ce monde sont des dieux, ils sont insurmontables, et ils ne parlent pas. leur langue est soudée au secret. tiens-t'en à ta mission, c'est déjà du boulot : il faut savoir penser au-delà. pas au dessus.

la violence immédiate de tout ce que je dis n'égale jamais la violence lointaine de tout ce que j'écris. je ne pense pas que j'écris ce que j'aime, c'est trop difficile. j'ai beaucoup plus d'aptitude à écrire ce que je déteste. je suis intarissable de colère. ça n'est jamais fini. ma haine est innommable. elle se tend autour de la terre comme un arc. elle coupe le monde en deux : c'est elle l'équateur. la corde, celle où je marche sans regarder la terre. le seul funambule crédible est celui qui avance sans filet en soupçonnant la chute sans en avoir peur. gros sac de viande imparfait, perçant l'atmosphère, quand je m'écraserais je serais une crêpe de sang magnifique, explosé en étoile. le sol s'en souviendra.



**2010,
Marseille,
Canebière,
là où on
entend
le roulis
de l'eau**

Ça pue, ici.

Tout est trouble et dégoué, comme un bad trip dans un hangar.

Le DVD crisse dans le lecteur qui rejette chacune de ses rayures. De la mauvaise techno crache ses bémols en métal, une silhouette informe crache ce qu'il y a dans son ventre, la nuit avale ses derniers réverbères. Tout le monde se vide les tripes. La poubelle éventrée qui dort sous le porche ne dira pas le contraire. Il y a des bruits dans le vestibule : probablement des pochards qui tentent d'arrêter des filles sur le plancher noir.

« - POURQUOI TU VIENS DANS CE GENRE D'ENDROITS ?

Les yeux du type qui pose sa question roulent dans leurs poches. Ils sortent presque de leurs orbites mais il n'y a rien à voir. La lueur crade du poste charbonne sur sa peau verte, pleine de fêlures, dans un halo fatigué. La petite sangle autour de son bras se détache et tout son gros corps retombe. Pourquoi il me demande ça ? Moi, j'ai les mains dans les poches et je regarde les gens s'écraser sur les portes, souffler comme des porcs, trébucher dans la cendre, gicler par terre. Je les observe se pulvériser partout comme de la poussière d'homme. La chair se retourne parfois. C'est immonde, atroce. Ce chaos me fout la joie. Je sens que c'est là où je dois être, même si je suis beaucoup trop petit et beaucoup trop con. J'ai l'impression d'être en vie. Je réponds joyeusement.

- PARCE QUE C'EST L'ENDROIT LE PLUS HUMAIN QUE JE CONNAISSE ! »

Je m'appelle Vincent.
Je suis un mec sale.

Je tiens du déchet plus que de l'homme, du fond de poubelle plus que de la chair, du bout de la nuit et du bout de la rue et des goulots de bouteille et des culs de cigarettes et des raclures d'assiettes.

Je tiens du chien et du cafard, je tiens du rat sous les toitures, je tiens la corde autour du cou et personne sait si c'est le mien.

La cervelle de Vincent est maquée avec son cœur. Elle est sombre et pouilleuse et y germent des idées infâmes. C'est normal, à l'intérieur de sa tête c'est comme un cloaque, un huis-clos lambrissé de bassesse et grêlé de petite vérole. Croupissent là-dedans une morale à deux francs cinquante, un esprit désœuvré, une méchanceté juvénile et des bêtises de toutes natures. Traîne autour de ces morceaux faisandés un gaz volatile, un alcool à brûler qui guette, tapi dans son suc, un soubresaut pour s'enflammer. Et les désastres pyrotechniques, chez Vincent, sont courants.

Vincent est comme un caillot de sang dans une artère. Toute l'abjection du monde se réverbère dans ses yeux torves et dans sa voix rendue rauque par le joint. Aussi lâche que cruel, faible comme pleurnichard, il renferme tous les fléaux qui abîment la peau du monde.

Nocif à l'intérieur, Vincent est le spasme du corps devant un snuff movie ou un vilain fait divers. Il est la raison pour laquelle on trouve que tous les jeunes sont cons. Vincent n'est pas seulement méchant, il est aussi vicieux, turpide, putride. Vincent est un sale type - le sale type du mythe. Et la crasse sous ses ongles est plus crasseuse que la vôtre, c'est certain.

Vincent s'est vautré dans la boue. Dans son monde saigné à blanc il n'y a que lui : lui et son squelette immobile, lui et son rire inutile qui s'élève sous un désastre de pourriture. Il s'est échoué près des Calanques, là où son âme est devenu mauvais genre, puis couverte de pustules, d'angoisses, de rires méchants. Vincent vous parie en regardant sa ville qu'il n'en sortira jamais.

Comme de vieilles gouttes de sang les mensonges lui pendent aux babines et jamais il n'a appris. Jamais il n'apprendra. Jamais il ne sera meilleur. C'est là tout ce que le contact des autres lui a appris.

N'allez pas vous demander ce que je fais là.

Je ne fais rien j'observe c'est tout.

Je troue l'espace et je fuse à travers l'air et l'air m'emplit et me vide.

Doucement doucement, dans le balancement du temps.

C'est une grande silhouette qui s'élève comme une statue dans la pénombre. Ce sont des épaules nerveuses qui tremblent sous une aura de vive noirceur, c'est une figure imposante qui bouge en prédateur et qui bat rageusement le pavé.

Les veines saillaient de ses bras comme des serpents en rage, ses mains sont crispées en poings, ses crocs sont serrés comme des lames les unes sur le fer des autres et ses jambes débridées frissonnent dans l'attente. Tout dans son corps alerte est prêt à se détendre comme un arc et à frapper.

Il est une épée vivante ; tout ses membres et toute sa chair sont braqués. Ses postures sont celles d'un fauve, d'un chasseur en campagne. Il semble prêt à fondre sur sa proie.

Il tape du pied Vincent, il claque des doigts Vincent, il fracasserait ses poings ivres de guerre sur le mur si c'était possible en vérité, parce que la rancune idiote, il la sent encore.

dans l'absolu, il n'y a pas de bonne ou de mauvaise drogue. on peut distinguer les drogues légales, les drogues prescrites, et les drogues interdites.

dans l'absolu, il n'y a pas de bonne ou de mauvaise drogue. les drogues sont partout. parfois vous les achetez à vos enfants et parfois votre pharmacie vous les vend sur ordonnance. parfois vous les prenez à la fête pour oublier votre ex et parfois au travail pour avoir des idées. vous les prenez pour ne pas sentir l'intervention chirurgicale et vous les prenez pour penser à autre chose. vous les prenez pour oublier le vide ou pour faire le vide. vous les prenez pour survivre à la douleur, au noir, aux fantômes. à être seul dans le lit. à manger à la même table tous les jours. vous les prenez pour empêcher le monstre de passer la porte alors que vous lui avez déjà donné les clés.

ne te vexe pas si je ne viens pas aujourd'hui. ne te fixe pas d'objectifs. cette tragédie n'est pas terminée mais je vais rester un peu avec vous. je vais même venir au dîner. et vous pourrez dire en chœur, aujourd'hui il est encore plus maigre. bien sûr je quitterai la table en embrassant le front de ceux que j'ai déçus. la famille, les amis, les proches et moins proches, gentils, pas gentils, noirs, jaunes, violets.

mon problème vient du fait que je n'ai pas de problème. la plupart des gens qui me voient dans mes bons jours ne remarquent rien et d'ailleurs rien ne dépasse de ma chemise. présenter à la face du monde un visage charmant, et des mains ordinaires, et un joli sourire, c'est assez. cela s'appelle une farce. mais tout comme la vie, la farce ne fonctionne pas toujours. parfois elle laisse sur la touche pendant des plombes. alors vient l'heure de passage de tous les démons. je leur fais de l'esprit, je leur fais de l'humour. je les distrais comme je peux. mais un démon ça ne se dupe pas. pas longtemps.

ce n'est pas que personne ne m'aime. à vrai dire tout le monde m'aime un peu et personne ne m'aime assez. le problème est toujours dans la dose. je ne m'aime pas non plus assez, en vérité, pourtant je m'acharne, comme on s'acharne à aimer cette personne qu'on s'imagine pouvoir sauver.

je me dégoûte des choses et elles se dégoûtent de moi. elles s'éloignent comme s'éloignent les amis d'enfance. ou les rêves qu'on veut faire encore une fois. la paille se roule et la feuille aussi, et, ah ! c'est ici l'équateur. c'est ici le pays merveilleux. je monte dans la pirogue et la pirogue s'éloigne de la rive. hop. je pars écouter le bruit du néant. je pars m'écrouler dans la mer. hop.

le retour à la terre, le nouveau prêche, le nouveau moi. tant de fois si propres où je suis sorti de l'inframonde pour faire le sacerdoce. tant de fois, avec des paroles d'évangile dans la bouche, des vêtements sans plis, des cheveux sans vomis, des trajets sans tomber, ni même trembler une seule fois, sans renverser une miette par terre. comme un grand.

cette fois c'est bon, je suis sobre, c'est ok. et puis la semaine d'après c'est pencher la tête sur le côté en regardant vers le lavabo, et alors c'est pas ok.

j'ai déjà tapé aux portes de l'olympes tant fois, tant de fois. mais une seule fois, alors que les nuages commençaient à tourner sur eux-même, quetzalcoatl a regardé travers le judas. et il a soupiré. alors je suis tombé des escaliers, je me suis fait des bleus sur la peau, sous la peau, et je me suis perdu. ou plus exactement, j'ai perdu quelque chose. je crois que c'est une chose que je n'ai jamais eue. la descente dure une heure et j'ai déjà passé ma vie dans cette heure, et après ça les limbes durent mille ans.

je ne suis pas quelqu'un de foncièrement mauvais. je n'ai rien de quelqu'un de bien non plus. je n'y suis pour personne. et personne ne me le rend. le seul qui marche encore à mon côté, c'est le vide. bel-ami le vide. le vide est partout, plus omniscient que dieu. le vide te fait comprendre qu'il faut survivre à ton propre désastre. quand on est un ver qui rampe sur la charogne du monde, il faut se contenter de peu, et rire de presque rien, surtout de sa tristesse. qu'est-ce qu'il y a de plus précieux que la tristesse que chacun porte en soi ? peut-être la lumière.

oui c'est vrai, les choses que j'aime me cassent. je peux les contempler longtemps sans intervenir. c'est cassé de tous les côtés. ça se répare ? non. sans doute. probablement pas. c'est trop cassé. est-ce que c'est cassé à l'intérieur ? il y a une fêlure. ça va coûter combien ? peut-être que ça ira. peut-être que ça se répare. non, ça se répare pas. quand c'est cassé c'est cassé.

moi j'ai besoin de lumière pour vivre. mettons que toutes les autres choses soient, disons, une bougie, et que la drogue soit, disons, le soleil. c'est comme ça que j'avance, en rampant vers le soleil. c'est ma pénitence et mon désert. les os, le coeur, l'enfer particulier, la distance entre le plaisir et la mort, le corps laissé pour compte. hop.

tout d'un coup les crocodiles reviennent au nil. le sang se dilue et les yeux basculent dans un puits à voeux. mon unique voeu serait que cet instant dure toujours, cet instant de grâce, cette éternité courte avec toi, mon amour, mon grand amour, mon bel amour.

rideau.

2011,

Les Arcs

**Draguignan,
chez un ami,
dans la salle
de bains,**



Plus rien ne m'intéresse.
Je me dégoûte des choses.

Les choses se dévaluent comme des noms à la bourse. Je peux donner un prix aux choses. Tout est très cher. Mais je n'achète rien. Je n'ai pas d'argent.

J'arrête la thérapie. J'arrête la comédie. Je quitte la meuf que je n'ai jamais aimé et qui m'a aimé une fois. Je marche dans la rue. J'ai l'impression que la rue est pleine de poisons. Je parle tout haut pour donner de la forme à mes pensées. Personne ne m'écoute, les passants ne sentent pas la délicate horreur de leur propre détachement, je parle pour le vide. Le vide est un interlocuteur intéressant si l'on est pas irrité par son obséquieuse manière de ne jamais répondre.

Mes yeux deviennent creux. Des yeux de poissons morts. Des poissons de vase au fond de l'eau qu'on ne mangerait pas. Les gens nagent dans la nuit. Ce sont des murènes. Ils glissent dans le lisier. Le lisier n'a pas de fond. Le froid de Marseille déborde dans les os. La nuit déborde dans la tête. La nuit s'infuse pour donner sa couleur au sang, le sang se cristallise, les étoiles viennent dans les veines. Les heures s'inversent. Elles s'éteignent.

Je suis réveillé quand personne n'est réveillé, je dors quand tout le monde est dehors. Dehors n'est plus là où je dois être. Je ne sais pas très bien où je dois être.

Je déteste la France. Je déteste le sud. J'ai si bien fait semblant de l'aimer pendant si longtemps. Je vais au supermarché pour voler des choses qui tombent dans mon pantalon sous la force d'une gravité secrète. Je ne sais pas ce que je vole, je ne sais pas ce qu'il y a dans mes placards, ce sont des boîtes avec des noms, elles s'empilent, elles se couvrent de poussière. La télévision crépite.

Elle est allumée depuis des mois.

Il y a quelqu'un en moi qui attend, quelqu'un à l'intérieur de moi qui veut voir le monde. Mais il n'y a rien à voir. Parfois j'ai envie de prendre ma tête entre mes mains et de hurler, de dire les choses comme les choses se disent, à ce monde qui me prépare à une vie de merde. Je regarde un point non défini quelque part sur la tête vaguement humaine d'une femme. Bien évidemment, la femme prend peur en pensant que je la dévisage, mais ce n'était pas comme si elle avait vraiment eu un visage.

Je ne vois plus. Tout est très laid. Je suis aveugle. Je ne sens que les choses qui partent. Je sens les choses me quitter. J'entends leur pas dans l'antichambre. J'entend la porte se fermer. Je ne peux pas les retenir. Il y a ce poète français qui a dit un jour, « vous êtes mauvais genre, tous vos amis s'en vont ». Puisqu'on parle de genre, je n'ai jamais eu de genre. À vrai dire je n'ai jamais vraiment su si j'étais un homme. Je ne le dis à personne. On me prendrait vraiment pour un con.

Je bicrave Parc Beauvallon. Je crache par terre et au ciel. Mes amis ne font que passer et ne se retourne pas pour voir mes doigts d'honneur. L'honneur est parti depuis longtemps. Il n'a jamais vraiment voulu de moi. Le jour de mes vingt ans, j'en aurai cent dix.

Je suis lourd comme un roc. À la maison on me donne des coups de pieds pour me dire de continuer à vivre. Mais ce n'est pas ça la vie, la vie ce n'est pas se vouloir tant de mal et vouloir tant de mal aux autres, ce n'est pas lutter pour se garder. Ça ne me donne pas envie de chérir la vie.

Mes cheveux sont trop noirs pour ne pas être gris. À mesure que s'alourdissent les ténèbres s'intensifie l'épaisseur de la solitude. Les rues se vident.

À travers les portières des voitures les têtes des conducteurs se lèvent. On dirait qu'elles sont coupées au couperet, nettement, dans le petit encadrement des fenêtres définies par le noir.

Manger n'est pas nécessaire. Pourtant je mange de tout. Tout ce que je peux trouver je le mange. Tout ce que je peux mettre au-dessus d'une tranche de pain ou dans le fond d'un verre, tout ce que je peux aplatir avec les dents, tout ce qui se transforme dans mon ventre sous les enzymes pour surmonter les choses.

Manger n'est pas nécessaire. Boire est nécessaire. Fumer est nécessaire. Marcher dans la cendre, marcher dans le poison. Chercher les restes du soleil. Le soleil est une légende. La nuit arrive trop vite. La nuit tient compagnie dans l'attente. La nuit est le rendez-vous auquel on ne va plus. J'ai l'esprit embrumé par l'herbe et l'inconstance d'une situation de demi-molle. Je ne sais pas si je me fais pitié ou si je m'amuse. Je vis plus que je n'existe. C'est bien.

Le jour est une plaque de marbre blanc. Dormir est une blessure. Dormir en ayant mal au ventre et en redoutant le rêve. Dormir sous un plafond trop près du coeur. Dormir pour ne plus se sentir avoir froid. Vouloir tromper la peur avec une insulte. Ouvrir ses yeux à quatre heures du matin. Vouloir se survivre jusque tard dans le noir et après les petites secondes du jour. Se chercher du courage. Trouver seulement un verre. L'alcool mauvais, la pluie mauvaise, le joint entre les dents qui se consume comme les jours épais. Faut retourner au parc, Vincent.

J'essaye de sortir. J'essaye de m'asseoir sur un banc. J'essaye de ne pas avoir envie de rentrer, et j'essaye de bouger, j'essaye me mettre debout, mais c'est de plus en plus impossible. Le sang se gèle dans les veines.

L'extrême faiblesse de mon propre corps me surprend : c'est comme s'il j'étais tout d'un coup ma propre mère, ma propre grand-mère, comme si j'avais soudain mille ans.

Depuis que je deviens ce cliché de voyou, j'ai peur du vide. J'ai peur du blanc. Je veux remplir l'espace. Je veux bouger.

Je peux bouger les mains et commencer à faire une liste dont je compte chacun des éléments sur mes doigts. Et quand je n'ai plus assez de doigts je recommence sur mes anciens doigts.

Trouver le moyen de rester en vie. Vasculariser sa conscience. Ne plus avoir de conscience. Se vider dans la terre. Ne pas se vider de son sang mais de toutes les autres choses. Trouver autre chose à faire que dormir. Essayer de mettre sous un linceul la douleur en creux. Ne pas se rendre compte qu'on se met sous le linceul. Ne plus rien trouver à dire.

Être au bout de ses raisons. Ne plus vouloir de rien. Vouloir partir. Je suis pas prêt. Ce que les autres appellent existence, tout ça, ces choses pour les personnes qui font la vie, ça ne me va pas, ça n'en vaut pas tant.

Je ne trouve plus rien à préserver et personne à qui sourire. Je n'ai plus de visage. Je ne me souviens plus de la forme de ma tête. Chez moi il n'y a plus de miroir depuis que j'ai déplacé les meubles.

Mes parents me disent toujours d'avoir plus de consistance car lors des repas de fête et lors des fêtes avec beaucoup d'invités, il paraît qu'on ne me rencontre pas, on me traverse. Je n'ai pas de peau et mon regard sépulcral se répercute avec un bruit de haine sur mes os.

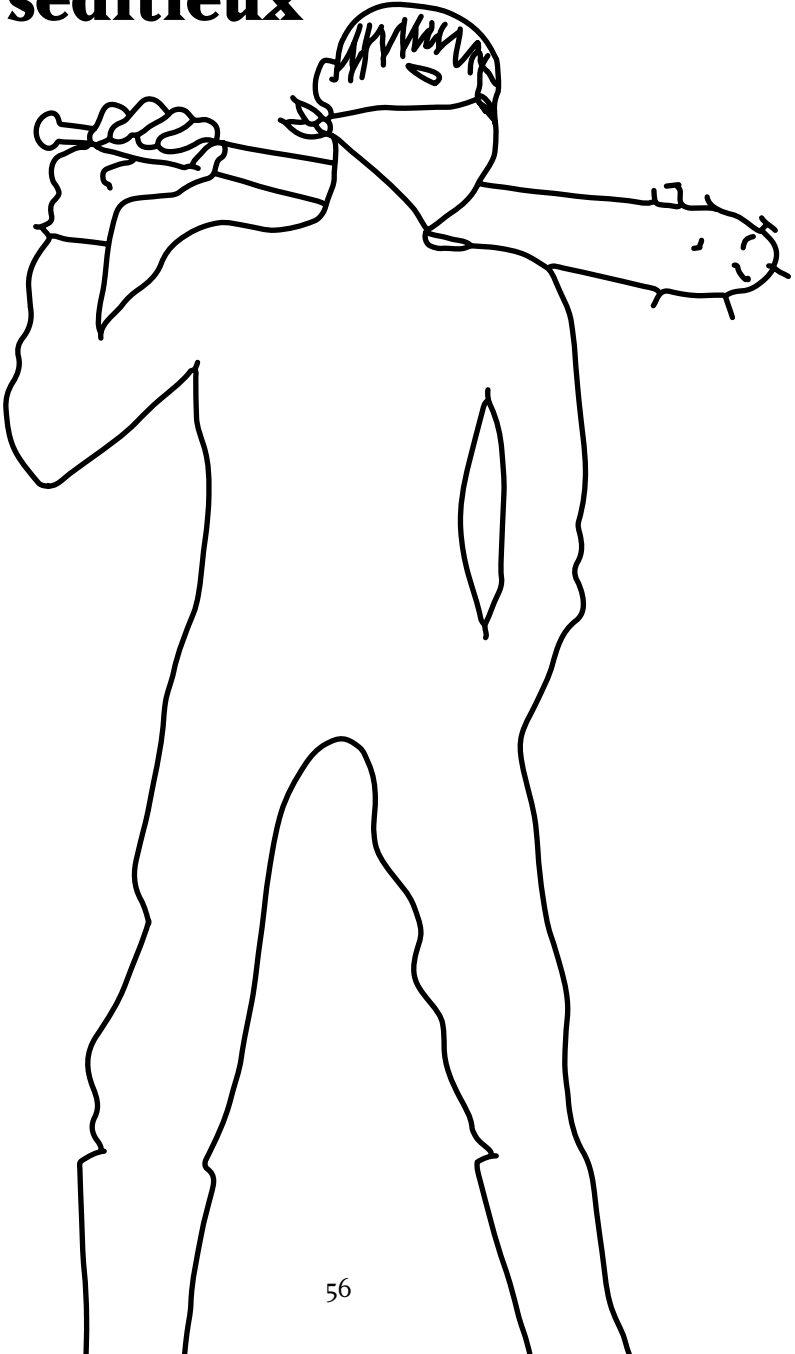
Tu peux me trouver au parc ou à Notre-Dame-Limite. Tu peux me trouver partout surtout si tu ne me cherches pas. Tu ne peux pas me trouver en moi-même.

Alors je vais partir.

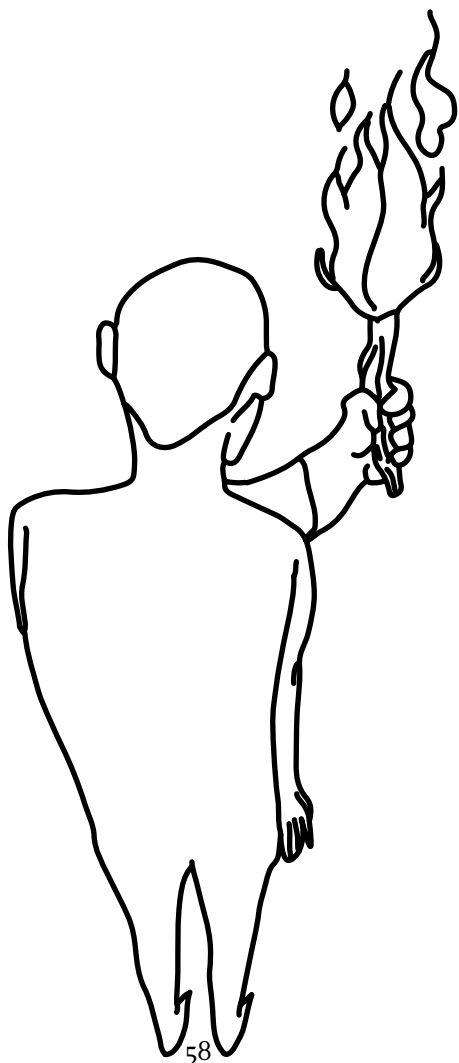
Je vais me trouver.

3/4

le séditieux



**2012,
Chiapas,
Mexique,
forêt là-haut
dans la
montagne,
camp
zapatiste,**



Il y a des poisons violents qui tuent en une fois. Ils tuent en une fois et on n'en entend plus parler. Ils vous abattent un homme aussi sûrement qu'une balle, ils commencent par le coeur, et tout le sang s'arrête de tourner. La terre, elle, ne s'arrête pas tourner avec l'homme, l'homme tombe comme la nuit, et le bruit que fait la nuit qui tombe est imperceptible, léger comme un noeud d'air sous l'aile d'un machaon. On n'entend pas tomber la nuit, pas plus qu'on entend tomber l'homme, et tous les deux s'effondrent dans le secret.

Il n'y a pas de différence tangible entre la mort et la nuit. Toutes les deux se tiennent dans la même noirceur immobile. Les ténèbres sont obscènes comme une injure. Ils se lancent à la poursuite de tout ce qu'ils peuvent. Les ténèbres sont des chiens sans collier, aux pattes crochues, qui pantèlent et bavent sur les cauchemars d'un monde impavide. La nuit ensemencée de peur enfante toujours les mêmes ombres : bâtardes, pouilleuses, elles se glissent là où elles peuvent, et puis donnent à leur tour des fils monstrueux. Instillés dans un corps, ils ont des noms atroces qui se vomissent plus qu'ils ne se prononcent: Politiques, Dirigeants, Gouvernements. Révolution émerge alors, par incandescence.

Révolution n'est pas de ces monstres intermittents qui n'existent que dans un pli de terreur. Elle est une bête de fer et de goudron qui se crève en deux pour s'ouvrir sur l'enfer. Des nuées de rebelles vomissent dans son cerveau, des ombres rougeoyantes se découpent autour d'elle. Sachant d'expérience que personne ne peut supporter seul le poids national de la douleur, circonscrite dans un seul coeur, elle s'étend à l'échelle de tous les autres, comme une fumée vénéneuse. La douleur disparaît dans un environnement particulier, à ciel ouvert, à campements et à mains humaines, loin des petites mansardes mexicaines sans lumière où étouffent nos enfants. Le lourd destin d'un pays qui se soude à son histoire soulève sur la peau de güero de Vincent des torrents de souffrance qui bourdonnent sauvagement. Il gémit en allant se coucher à une heure quelconque qu'il aurait aimé naître indigène, pour sentir un peu mieux le poids d'un combat légitime.

En observant celle des autres, Vincent perd sa forme, disparaît dans le clair obscur d'une insurrection qui n'a pas de fin.

Vincent derrière son intense questionnement identitaire aurait pu être le Vincent paisible ou le Vincent nonchalant. Il aurait aussi pu être le Vincent souriant et le Vincent silencieux. Il serait Vincent dans son brouillard opaque plein de secrets, Vincent le visage couvert aux pieds bottés et aux cheveux aux vent, Vincent qui de ses décombres ressortirait pour lutter contre les vies qui écrasent la sienne. Mais il n'est encore que ce trou noir, cet abysse, ce dissident à côté de sa bataille qui exsude la violence.

Vincent n'est pas plus en vie qu'il ne survit, car Vincent existe simplement. Sous sa peau cireuse, il n'est fait que d'interrogations, de doutes, de questions. Vincent n'est que l'obsession lente, la course contre la désolation, et le silence ébouillanté dans ses propres hurlements. À ses heures de sang Vincent et la fureur rougie de ses yeux éclatent en mugissements.

Sous l'oeil de Salvador, son compagnon de voyage, Vincent porte le breuvage des chamans à ses lèvres. Il serre très fort sa main, comme s'il allait se perdre à jamais. Il plonge et tombe en avant dans une forêt de lianes tranchées par la machette qui se forme, subitement, dans sa cornée.

Il est alors le Vincent des rêves, et aussi celui du réel, persuadé d'errer dans deux mondes entre lesquels il n'y a pas de césure. Vincent est tout à coup un étrange précipité de mystères et d'énigmes noires, noires comme sa peau de fièvre et comme un encens lointain.

Enivré par les toxines, Vincent est un décadent qui marche, marche et louvoie, louvoie et erre, appesanti de secrets et d'arcanes que personne n'explique, transportant avec lui un lourd nuage de cendres qui ne retombe pas.

Vincent est mystifié. Salvador n'a pas lâché sa main. Il englut les pensées de Vincent dans le miel de sa voix, décante un vin sans nom à l'intérieur de sa tête, fait rouler sous une langue cabalistique ce que sa cervelle fait macérer pour lui. Les pensées de Vincent sont sombres et chaudes, elles sont un voile de kérosène qui prend feu sous l'étincelle de l'accent chiapaneco. Vincent malgré sa peau lunaire est fait de rais de soleil et de jours sauvages tranchés par la folie dure, l'obsession lente, le silence moussé dans ses soupirs.

Vincent ne rit jamais quand il faut et ne réagit pas comme les autres, il est fait de tremblements et de transes et de mutisme fuligineux. Salvador le voit bien, de son regard de magicien lointain qui tranche la raison avec la serpe de ses pupilles.

Vincent vogue avec Quetzalcoatl sur une pirogue enflammée. Vincent échange des poignées de main avec ceux de l'au-delà. Vincent est habité des spectres avec qui il commerce de mots et d'instantanés épiques, habité d'histoires et de survivances tragiques, l'âme chargée de voyages funestes où le sang s'éparpille depuis les veines de fantômes pour se transvaser dans les siennes.

anginio (mon ami) s'ouvre en deux comme une pinata sacrée au sommet du monde. les guitares des compagnons résonnent en lointain clapotis d'eau dans le fond d'une mare de larmes qui ne coule pas encore. anginio est pulvérisé, pulvérulent, il s'apprête à se crever d'un coup comme un ciel de tornade.

c'est à partir de là que je ne sais plus écrire. j'ai tant tardé à consigner ce qu'a ressenti ma viande, à trouver comment parler de cette vibration comme une sonate intense inscrite dans mon derme ; c'était comme le dernier mouvement d'une symphonie au bord d'un précipice, un précipice qui n'est rien d'autre que ma bouche qui s'entrebâille, un précipice qui est juste moi-même.

osa, guey, wey, es que, osa, tout se ponctue de signes imprégnés du sang d'un mexique qui se cabre dans mon propre ventre et qui n'a jamais autant été en moi, même quand j'étais petit. anginio me parle. anginio voit double. mais il voit clair, et bien, et rapidement, comme si la voix d'un dieu primordial se réveillait en lui et rugissait par-dessus deux mondes qui s'écrasent la peau de l'un sur la peau de l'autre. à ce moment je suis dans un espace où tout existe, et où tout se dévore. anginio me parle.

il me parle de la forme des temples que je ne connais pas, des rêves imprécis bus par la fumée, du papier buvard qu'est l'europe effaçant l'encre rouge de notre morceau de terre, plus grand que le ciel, plus aveugle que le soleil, il est le anginio qui se dispute avec un fragment de sa personne, de mon silence, de mes yeux qui voudraient pleurer parce qu'il me transporte vers une émotion que je connais car je l'ai touchée mais que je ne peux pas décrire.

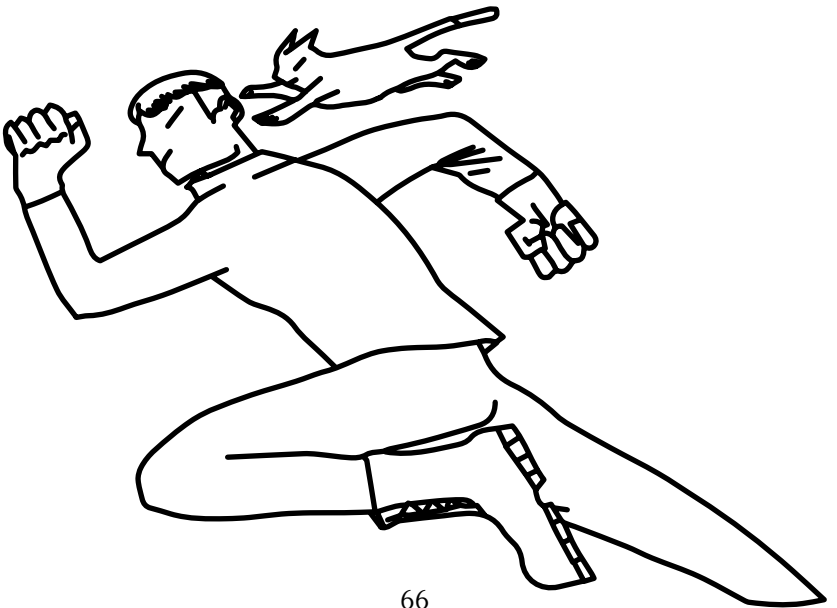
anginio me parle, traverse mes muqueuses, me réveille, anginio est défoncé, mais il me dit les pierres, les étoffes, les pumas, les nuits, le jalisco, les feuilles, l'ambre, le benjoin, le mal, le bon sens, la douleur, la richesse, la bêtise, l'oubli, il me dit, il me dit à l'ombre d'une poudre opiacée qui semble flotter en lui, il me dit tout, il est au fond de l'eau comme un dragon de volcan, sous-marin, subaquatique, immergé dans la clarté, et je tombe aussi dans l'abysse, dans la gueule, dans les crocs, dans la faim frappante de 8h. il est 8h du matin.

anginio me parle encore. il me parle de tout, des paysages, de choses à apprendre, de la politique, des pavés de la ville, de ce qu'il y a dessous, dessus, entre. on marche si longtemps que mes pieds disparaissent et que l'inconsistance du temps ne dérange plus aucun cerveau. tout est mou. et à la fois, si on court très vite dans ce mou, il devient dur.

on s'arrête à un carrefour. subitement, comme si on avait un rendez-vous avec la certitude. je peux palper le sentiment. on a parlé longtemps de cette éthique européenne qui veut que tout ce qui dépasse ces proches frontières du nord se noie dans un soleil pauvre qui transforme tout en carcasse païenne. on a parlé longtemps d'antonin artaud et des tarahumaras et d'une forme de folie qui n'est de la folie que parce qu'on l'a appelée comme ça.

on a parlé longtemps de ces statues fixantes aux yeux qui brillent dans le fond du crâne et qui observent des siècles d'histoire navrantes arrosées d'acide et d'anti-pyrétiques.

**2012,
Chiapas,
Oventic,
quartier
général
de l'armée
zapatiste,**



QU'EST CE QU'ILS ONT TOUS, À FAIRE DU BRUIT COMME ÇA, QU'EST CE QU'ILS
ONT TOUS
J'AI MAL A LA TÊTE
ELLE TIENT PLUS TOUTE SEULE
PAS ASSEZ D'ÉPAULES
J'ENJAMBE MES FRÈRES J'ENJAMBE
TRANSPERCE MON CŒUR ET MON DÉBARDEUR
VINCENT LE SURIN,
C'EST MOI QU'AI FAIT ÇA ?
JE RENIFLE ET TOUT CE QUE JE SENS C'EST LE SANG
J'ESSUIE LE FIL D'ARGENT SUR MON PANTALON QUI N'EST QU'UN MORCEAU
DE NUIT DANS LA NUIT
J'AI MANGÉ LES ENFANTS
J'AI TUÉ LES ENFANTS
TOUS LES ENFANTS
LEUR CADAVRE BRILLE SOUS UNE LUNE MORTE
ET C'EST FROID ET LOURD
J'EMBRASE EMBRASE
MA PEAU NOIRE EST PLUS BLANCHE QU'UN CUL
DE SAC CUL DE SAC JE NE PEUX PAS SORTIR
CAR ILS ME BOUCHENT LA VUE
TU NE TUERAS POINT,
C'ÉTAIT ÉCRIT QUELQUE PART,
TU NE TUERAS POINT,
TU TUES, TUES TUES TUES
NE VOIS PLUS RIEN, PAS DE SENS, PLUS DE SANS
DESSUS DESSOUS
RIEN QUE DES CHOSES QUI VOLENT A TRAVERS LES VISAGES, "TUE-LES,"
QUI VOLENT ET DÉRAILLENT, PAN, PAN, "TUE-LES, OU ON TE TUE !"
IL FAUT TUER POUR SE FAIRE VIVRE OU SINON C'EST LA GUERRE
ATTENDEZ
C'EST DÉJÀ LA GUERRE
ICI PAS D'ÉTAT D'ÂME
CAR LA MORT EST ÉTAT PERMANENT

JE FUIS. JE COURS COUPE
À TRAVERS LES MURS À TRAVERS LES HOMMES
QUI SE TIENNENT DROIT SOUS LES COUPS DE COUPS
DE COUTEAUX
DANS LE DOS ET SUR LE GROS
DE MON ESPÈCE HUMAINE
« où va t-il ? »
« nulle part. »
« ce n'est pas comme si il y avait quelque part où aller, »
RÉSONNENT DANS LA NUIT
DES VOIX QUI TOMBENT DANS MES OREILLES
QUI SONT TOMBÉES DANS LES BROUSSAILLES
DANS LA POUSSIÈRE ROULENT LES BOUTS
DE MON INCONSCIENT
INCONCEVABLE INCONSISTANT
AU MILIEU DES CHARPENTES
DES ESQUISSES DE CORPS GOMMÉS PAR LA MORT.
DES CRIS QUI DÉCHIRENT LE VENTRE DU VILLAGE COMME ON VIDE UN POISSON.
DES TUMULTES DE BÊTES QUI GUEULENT À S'EN ÉMOUSSER
JE COURS À TRAVERS CHAMPS
À TRAVERS CHAMPS LEURS PAS
ILS COURENT APRÈS MOI DANS LES BRINS DE CENDRES LES BRINS DE SANG
JE ME RATATINE JE ME FAIS HERBE HAUTE
ILS NE SAURONT PAS ILS NE VERRONT PAS
EST CE QU'ILS ENTENDENT MA RESPIRATION ?
MON CŒUR FILTRE COMME UN SABLIER VIEUX
MAIS ATTENDS, OH ATTENDS, JE VIENS DE VÉRIFIER
IL NE BAT PLUS
ÇA C'EST LA PREMIÈRE FOIS QUE JE SUIS MORT.
C'EST LA PREMIÈRE NUIT EN ENFER, JE VOUS DIS, PAS DE QUOI PLEURER
PARCE QU'APRÈS IL Y A PIRE
D'AUTRES VIENNENT APRÈS
APRÈS VIENNENT LES ARTÈRES APRÈS VIENNENT LES ESCLANDRES
APRÈS VIENT LE VOYAGE
UN AUTRE BOUT DU MONDE

Il faut bien comprendre que le monde n'a pas besoin de toi. Car ce monde est idiot, et capricieux, et très joli. Empli de beautés étranges, de vérités ridicules dormant sous le fraisil. Rien de plus absurde ne pouvait le surprendre : il était certain d'avoir tout vu. Alors pour ne pas en voir plus, et pour que d'autres ne puissent le voir à leur tour, il porta un masque.

La contrebande était une réponse amusante aux grands dirigeants qui pensaient pouvoir vaincre toute forme de belligérance. Il buvait parfois un verre à la mémoire du temps où il était l'un des leurs. Recel, resquilles, rapines, violences ; que faisaient ses frères si ce n'était des écus, comme ceux qui les tenaient en joue depuis les hautes sphères du gouvernement ?

La terre infertile, le silence et la fournaise. L'impossibilité de la pluie, du plein et de la douceur. Même l'ombre y brûle, et la chaleur est une leçon, et l'étuve écrase tout mouvement du coeur. Le seul refuge est le cerveau : pour le garder froid, il faut le garder noir. Si se préserver du feu est un cours de ténèbres, Vincent est un maître excellent.

Vincent a toujours voulu être dark. Il l'est devenu sans même l'imaginer. Il ne l'a pas vu, mais en trouvant son combat, il a trouvé sa voie. Il a trouvé une raison de courir au devant de lui-même, à la poursuite de la justice, et s'il ne la trouve pas, il la fera lui-même. Vincent est un révolutionnaire, Vincent n'a pas le time.

Vincent et son passe-montagne enseignent le soleil, qui se lève, et le vide, qui perdure. L'un comme l'autre ni ne cède ni ne recule : il ne faut pas le comprendre mais l'accepter. Voici la première règle ; apprendre le soleil, apprendre le vide. Apprendre que la terre est comme le cuir de l'homme et que tous deux peuvent survivre s'ils sont forts. À l'état de poussière, on est plus fort que tout.

Avant d'être poussière, Vincent était roc. Ce roc est d'abord passé entre les grilles, très grandes, de l'école, puis entre celles, plus petites, de l'armée, puis entre celles, très fines, de la prison. Ces tamis ont fait de Vincent une poudre de lui-même, une poudre qui explose, de celle qu'on jette aux yeux des assaillants pour les disperser, de celle qu'on jette au sol pour disparaître comme un ninja.

La poudre a trouvé la force, puis a trouvé la rage, puis s'est envolée. La poudre qui s'envole est une fumée violente : avant d'être poussière, Vincent était roc. Et sur ce roc, il aurait bâti toutes les promesses auxquelles il croit.

TE SOUVIENS-TU, LORSQUE TU CROYAIS AUX MÊMES CHOSES QUE MOI ?

Aujourd'hui, Vincent regarde les promesses d'antan comme on regarde passer le carnaval. Mais hier était une mascarade joyeuse, menteuse, pleine de passion et de déraison.

Ce n'est pas que Vincent est en vie, c'est qu'il est tenu en vie, attaché à elle par un petit filament glissé jusqu'à son coeur. Couramment, on appelle ce filament l'espoir, et l'espoir est ce que la vie a créé de plus ignoble, et l'espoir dans l'esprit de Vincent a pris la forme d'un dieu. La vie n'a jamais voulu de Vincent, elle a toujours tenté de le mettre sur la touche, de le laisser sur le bas-côté de l'univers.

Amputé à une impossible chaleur humaine, Vincent est un objet, un objet soigneusement formaté, un objet enfanté par la nuit ; un objet qui se transforme en chien. Vincent est un chien féroce qui a fui son maître et qui veut avoir l'air d'un homme. Vincent est un chien, et ses pattes frappent le pavé, et son thorax gronde d'un tonnerre qui aboie et son regard est vide. On ne peut pas lutter contre le fait d'être un chien, on ne peut pas lutter quand on a cessé d'être un homme.

Vincent a le poids de la bataille sur les épaules, et même si toutes les épaules des autres sont alignées aux siennes, la violence du combat s'est répandu en vignes grimpantes au fond de son cerveau et le bruit de son rire n'est pas le bruit d'un rire mais le cri d'une bête.

Vincent cherche la brûlure comme l'animal son maître ; il court après le mal dans une chasse létale où la proie et le chasseur se troublent au fond du vide.



L'AMOUR

**2013,
Chiapas,
plage de
Mazunte,
là où l'on est
plus mort
que vivant,**

J'adorais la mer,

je pouvais l'observer des heures. Par delà cette mer il y avait la terre, au-dessus de cette mer il y avait le ciel très bleu, et au fond de cette mer il y avait un amour plus profond qu'elle, déformé par la pression, qu'aucun ordre de grandeur ne pouvait mesurer. Je m'asseyais sur le sable et je pensais à la personne que j'aimais. La mer m'y ramenait toujours.

J'adorais la mer, car c'est Ximena qui me l'a montrée. Ximena a pris ma main alors qu'elle ne la voyait même pas et m'a emmené auprès des crabes. Qu'y a-t-il de plus vital que de regarder les crabes ?

En cet instant, Ximena aurait pu me dire qu'elle me détestait, et je ne doute pas que ce fut le cas ; et cet instant n'aurait pas failli, et je n'aurais pas douté. Et je l'aurais aimée, avec la continuité de la mer, la continuité du crabe. L'immobilité du ciel très bleu.

Je ne supporte plus la mer.

Je la déteste avec une telle intensité qu'il me semble pouvoir en changer la couleur. Elle m'apparaît noire, boueuse, remplie de choses noyées.

Je déteste la mer ; je ne laisse plus de traces dans le sable. Je n'ai pas trouvé de rivage où m'effondrer pour t'appeler, doucement, en attendant les requins. De toutes façons, je n'ai plus de voix, je consomme notre silence. Notre silence à tous deux, qui est la langue d'eau que ni l'un ni l'autre n'avons appris : la langue imparlable, imparable.

Ici à la maison, tout est comme avant, et précisément pour cela rien n'est comme avant. Je reviens du travail effondré et j'y repars interdit. Je ne reconnais même plus mon lit, je dors plutôt au salon. Je n'ai pas ouvert la porte de ma chambre depuis un mois.

Reviendras-tu ?

Tu m'es aussi précieuse qu'insupportable. J'ai besoin que tu restes encore comme reste le limon. Ma barque est toute petite et je navigue vers de plus violents poisons. Tu es précieuse... insupportable... et partie. Et il n'y a rien ici qui puisse me faire remonter vers les hauteurs. Reviendras-tu ?

Transfigure-moi encore. Emmène-moi encore près des crabes. À la plage, à l'air chaud, au soleil violent, aux glaces, aux fruits, aux oiseaux et aux vagues. Engloutis-moi. Quitte ce rêve à la mode et reviens, devient cet ange que je t'ai toujours su. Consacre-moi.

Ximena, à cause de toi, je ne cueille plus les pommes de mon jardin. Je les regarde s'écraser et je laisse les piverts dévaster la récolte. Le ver est dans le fruit et le fruit est mort dans ma main. Il est mort avec un soupir de fruit, et un son de fruit, et son sang de fruit, si mûr qu'il m'a brûlé, est tombé de mes doigts.

Je refuse de rendre mon ange. Même si tous me répètent qu'il n'y aura pas de miracle ici, je ne renoncerais pas, pas même s'il me faut devenir la personne la plus triste au monde.

Ximena est morte.

Ou plutôt, je suis mort pour Ximena, et Ximena est morte pour moi. Ximena est morte, et désormais la moitié de ma vie se passera dans un fantôme.

C'est moi qui l'ai décidé - c'est troublant comme je suis compétent à construire ma propre tristesse.

Debout sur le sel, j'existe, je les dissuade de revenir. Me voir leur inspire une peur panique qui les révolte tous. Tous espèrent que je vais pourri dans l'écume, rongé par le sable, tous attendent que les algues me dévorent et que je me transforme en coquillage, en anémone, en crabe. En chose que l'on peut tuer.

Autour de moi, je ne vois que des spasmes, des bonds, des visages qui fondent et se décomposent comme des peintures cubistes. La débandade, la peur panique, un effroi qui s'élance comme une flèche tirée par un arc électrique au-dessus du rivage de Mazunte.

Je refuse de paraître devant Ximena. Je ne supporterai pas de la voir, et de la voir me voir, et de la voir en me voyant devenir pâle, puis se retourner, puis s'enfuir en courant pour s'éloigner de moi. Plutôt disparaître.

Cela fait six mois, additionné à six autres mois, et il paraît que Mazunte est une trop belle plage pour être triste. Mais aujourd'hui je suis triste à ne plus savoir qu'en faire.

Je suis allongé à côté du cadavre de mon amour. J'ai suivi le mouvement hélicoïdal des planètes pour tourner autour de celle qui devenait mon astre. J'ai tellement tourné que j'ai fait des vortex... j'ai été télescope... et puis satellite... et puis extraterrestre, sur un anneau saturnien, l'oeil rivé sur un monde qui n'existe même pas.

NO ME OLVIDES POR FAVOR

EN LA CALOR MENTIROSA DEL BONITO PAIS DONDE DE VERDAD HACE MAS FRIJO QUE SOL,
DESLIZAR, QUEMAR EN UN SEMAFORO, DESAPARECER DETRAS DE UNA ESPINA O DEL OJO
DE UN CHAMAN

APOCO TENGO QUE MORIR PARA OLVIDARME DE TU DOLOR

TU DOLOR,,,,, SERIA MI DOLOR???

SI HAGO LOS ESFUERZOS PARA CONVERTIR MI DOLOR EN PASION, TENDRÉ SU FUEGO EN MI
ESTOMAGO, FUEGO EN MIS MUCOSAS, UN CORRIENTE QUE ME SALDRA DEL COLON COMO UN
SERPIENTE DE SU MUDA

TAL VEZ PUEDO CONVERTIR MI DOLOR EN ESPADA, Y TRAGAR ESTA ESPADA, Y ESPERAR QUE
ME SALGA DEL OMBLIGO HASTA CORTARME EN DOS ? DOS PARTES IGUALES, UNA PARTE DE
CONTRICION, OTRA PARTE DE CANSANCIO ; TAL VEZ LA PUEDO DAR LUZ EN LUGAR DE QUEDAR-
LA DENTRO DE MI, MI DOLOR, MI QUERIDA DOLOR, Y TAL VEZ PODRÉ MIRARLA IRSE COMO MIRÉ
IRSE A LA PERSONA QUE TANTO AMÉ

TAL VEZ PUEDO CAMBIAR MI DOLOR EN MIERDA COMO O HICE CON TODO HASTA AHORA ? SOY
HECHO DE CIMIENTO, Y DE MIERDA, Y HIZO TANTO ESFUERZOS, TANTOS MOVIMIENTOS IRIDES-
CENTES, QUE AL 5NAL NO VALIAN LA PENA

LA LUNA NO ES CLARA, ES OSCURA, DE PETROLEO Y DE RUIDO, CON SU VOZ QUE ME PERFORA
LOS HUESOS Y ME TRANSMUTA, LENTEMENTE : SOY LICÁNTROPO HASTA NUEVO AVISO
AHORA TENGO QUE DETENER LA CONSTRUCCIÓN DE MI SUEÑO SECO, YA ES TEMPORADA DE
LLUVIAS

YA ME ACOSTÉ TAN BAJO, MAS BAJO QUE EL NIVEL DEL AGUA DEL ULTIMO MAR DEL DIA, MAS
BAJO QUE LA ESPALDA ROTA DEL PERRO ATROPELLADO, MAS BAJO QUE LA MANO QUE SE CAE
CUANDO OTRA MANO LA DEJA.

PRE5ERO CUALQUIER TIPO DE EXPLOSION A LA INDIFFERENCIA DEL MUNDO, DEL GOBIERNO, DE
TU MIRADA, DEL TERRIBLE Y INOLVIDABLE AMO QUE ME NEGASTE

YO SEGUI EL CURSO HELICOIDAL DE LAS PLANETAS PARA ORBITAR ALREDEDOR DE LA QUE SE
CONVIRTIO EN MI ESTRELLA, MI CONVICCION,

GIRÉ TANTO QUE HICE VORTICES. ME SENTI TELESCOPIO... Y ME SENTI SATELITE... Y EXTRATER-
RESTRE, EN UN MUNDO QUE NI SQUIERA EXISTE

TENGO IDEAS DE MOVIMIENTOS Y DE REVOLUCIONES EN LA CABEZA QUE SE VAN A NO SÉ DONDE
ASI DEJARÉ DE HABLAR, PERO UNA VEZ MAS, LO TENGO QUE DECIR, TODOS TIENEN QUE SABER :
ESTOY PERDIDO

AIMER : verbe géométrique qui ne se conjugue qu'à des temps lamentables. Mot-valise hideux où se jettent tous les ruisseaux du monde, avant tout ceux de sang, et puis le reste, ceux que le corps fatigué d'être une poubelle balance en s'oubliant minablement.

Il s'agit de se heurter aux voyelles menteuses, de se couper là où roulent les derniers accents prononcés sur le tard, de découvrir ce qu'il y a de caché à l'intérieur du ventre aimable de ce mot à ciel ouvert sur un huis clos de terre. Il s'agit aussi de faire pitié et de prendre en pitié. Le fragile n'a pas le monopole, on a des bouts de verre dans les doigts, mais tout ce qui fait mal s'en va de toutes façons.

AIMER : tout le monde trouve ça ridicule, mais c'est un mignon mot, on le contorsionne dans tous les sens, on se le tatoue sur la couenne, on le travaille au corps comme toutes les viandes. On espère trouver les parties les plus comestibles mais dans ce mot rien ne se mange. Il est atroce.

On le veut dénominateur commun, on le veut grande fête, et puis grand banquet, mais comme tout ce qui s'avale, ça ressort. Le plus souvent, ça se vomit.

Vincent a ceci de commun avec la pierre qu'il ne s'écorche pas.

Il s'ébrèche avec l'usure du temps qui creuse des marques sur sa surface. Pour l'abattre il faut le casser contre le sol, en plusieurs morceaux, et s'assurer qu'ils soient chacun de taille assez petite pour ne pas constituer une menace. Il se trouve que même en plusieurs morceaux de taille assez petite, Vincent reste un projectile dommageable. Un objet tranchant caché sous votre pied pour y sectionner quelque tendon.

Vincent foule toujours la terre comme si elle lui devait quelque chose, comme si après l'avoir tant battue, après l'avoir rendue si meuble, après lui avoir donné son temps, et sa sueur, après le contact répété de son corps acharné, elle tenait prête pour lui une moisson.

Vincent a tellement nourri la terre, tellement ancré de son corps dans le sol, tellement creusé avec ses mains, en appuyant si fort sur le bout de ses doigts que les lunules de ses ongles disparaissaient dans sa chair, Vincent a tellement investi dans la poussière, dans la crasse, Vincent s'est tellement traîné dans la boue, et dans le poison, que c'était comme si la terre lui devait quelque chose.

Elle lui devait quelque chose ; il fallait qu'elle le lui donne, qu'elle offre à Vincent ce qu'il avait passé tant de temps à semer. Vincent ne savait pas ce que la terre lui devait, mais il était certain qu'elle le lui donnerait un jour.

C'est avec cette idée en tête que Vincent évoluait dans le monde.

« DANS MON EXISTENCE IL N'Y A PLUS RIEN AVEC DE LA VALEUR, IL Y A DES OS, LES OS DE TON OSSUAIRE, IL Y A UN INSTANT D'ÉTERNEL HURLEMENT, UN CRI SCLÉROSÉ DANS UN CÔTÉ DE MA GORGE, À FLANC DE TRACHÉE, DANS LE CANYON DE MON COU

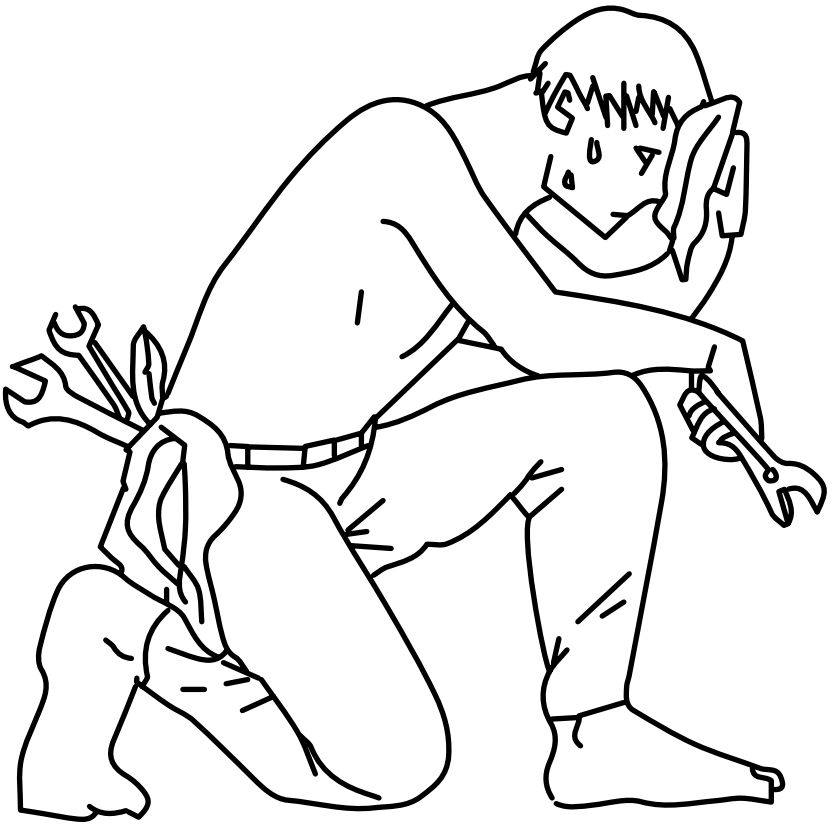
PUISQUE C'EST COMME ÇA J'EN FERAI DE L'ART. »

0

l'ermite



**2014,
Marseille,
Les Grands
Carmes,
atelier d'un
ami,**



De retour dans ma ville, j'ai découvert grâce à l'art qu'il y a quelque chose après la tristesse, ou plutôt entre la tristesse et l'adieu, un vallon proche dans lequel on finit tous.

J'y vois une charogne, j'y vois quelqu'un de mauvais qui s'agrippe de toutes ses forces sur le sol sec et qui gratte la terre sèche et qui gratte le plâtre sec et qui humidifie la couche d'alginate sec et qui agite des draps séchés dans la cire fondue ; il y a quelque chose après la tristesse, il faut avoir beaucoup connu des peines sans précédent et avoir failli mourir plusieurs fois, d'une mort petite mais douloureuse.

Chacun son enfer, enfer nominatif, j'imagine que c'est la seule raison pour laquelle on devient un grand, c'est qu'on apprend à bien connaître sa tristesse, on la rencontre comme une personne, on l'approche de son corps, on ne peut pas la laisser, la pauvre, regardez-là... tout le monde aime sa tristesse... allons dormir ensemble, juste pour sentir à quel point tu es froide, et laide dans mon dos, sous mes mains, l'ombre de mes doigts qui ne touchera jamais ta peau.

La transparence de la tristesse ! Est-ce qu'on peut évaluer la densité de sa tristesse, je ne sais pas ; je connais la viscosité de mon coeur, la sensation des coupures, je suis une personne pitoyable dans le réel mais quand il faut faire de l'art... je deviens riche, très riche, j'ai plein de choses à donner.

La densité de sa tristesse... ma tristesse est un choc anaphylactique qui se traduit en formes de fantômes. Je ne peux pas la sécréter naturellement, je suis quelqu'un d'optimiste par nature, mais la tristesse... elle casse une personne en petits morceaux, ces morceaux passent à travers les trous d'une grille, puis à travers les trous d'un tamis, et je suis une poudre maintenant.

De cette poudre je ferai des monstres, des exigences, des ectoplasmes, des marionnettes, des mises en scènes.

des noirceurs plus hautes
que toutes tes nuits, plus hautes
de plafond, oui je les connais,
j'y ai respiré, je les ai faites
entrer dans mes bronches pour
qu'elles y sèment le silence
et me fasse un peu taire,
et dans les spectres que t'as
oublié comme un bracelet ou
une veste, le soulèvement
de la poussière de ta vieille vie
menteuse, aux vieilles certitudes,
aux maigreurs du ventre,
à l'inconcevable idée qu'il faut
bien vivre quand même, je guette
les prochains vents qui vont
trancher mon existence

J'observe les mécanismes de ma bécane ouverte en deux comme s'il eut s'agit des organes internes d'un cerf éventré sur la route. J'y vois frémir avec douceur et douleurs les composantes de la vitesse, l'aluminium fondu, le silice encastré, les enchâssements d'acier. Ils répandent leurs gouttes sanglantes de graisse sur le sol du garage et moi j'observe, chirurgien du métal, l'estomac de ma bête.

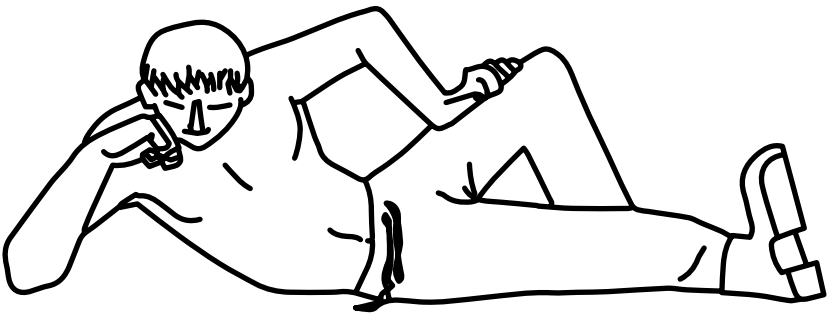
Depuis que je sais réparer ma moto, car je l'ai appris avec Sergio le fou, Anginio le terrible, et YouTube l'incontournable, je ne sais plus réparer ma vie. Coup de chiffon sur le noeud dans mon ventre. Je file sur les routes longilignes d'un pays plat et blanc. J'avale l'asphalte pour ne pas vomir mes larmes.

Nous sommes si tristes, tous. Appuie sur la pédale et pourvu qu'elle soit douce. De toutes manières, il n'y a pas assez de manières de le dire. Dans le monde ou ailleurs nous n'avons pas su nous y faire. Il n'y a pas de formulaire d'adaptation. Il n'y a pas de papier qui ne coupe pas. Tout se vaut, et à tristesse égale, nous sommes incapables de faire attention, de formuler une question juste, de donner du sens aux gestes.

Les actes dévorent la réflexion, la passion se délicate mal et donne un goût de soufre aux fonds de verre. Tout est en dur, comme si les murs ne suffisaient pas. Partout les choses se cassent, se lassent, sortir de son corps ou le mettre en pâture reste la solution. La santé mentale est soluble et aucune poudre n'est à sa hauteur. Le juste prix des choses, on ne le trouve pas, quel prix pour sa tristesse?

Tristesse au rabais.

**2015,
Marseille,
Calanques,
Forêt domaniale de la
Gardirole,**



vous me preniez pour un idiot ; je suis bien plus idiot encore que cela, plus que vous ne sauriez jamais l'imaginer et que vous n'oseriez jamais l'envisager. vous me preniez pour un idiot, vous ne savez pas sur qui vous êtes tombés, tombés du dernier étage, fracassés, du haut de l'égo suicidés.

l'idiotie que vous me prêtez comme on prête son habit à celui qui est nu dans la foule sera oubliée au vestiaire. moi je suis un idiot, un grand idiot, un puissant idiot, le roi. moi je peux vous prédire que le soleil se lèvera demain, laissant la fête comme un cadavre, que l'aube est inéluctable et la journée inesquivable. malgré tout ça je peux refuser de la vivre, et rester là, je peux décider que le soleil ne s'est pas levé pour moi.

je vais choisir le vide et je vais choisir de ne pas me déplacer malgré le mouvement du monde. rejeter tous ses bruits comme un organe. je vais me dérober au vacarme, et pour le plaisir de ne pas donner le change, je vais me dérober aux cris, aux millions d'esprits qui ont cru si facile de hanter ma viande.

toutes ces nuits périssables, je les connais déjà, ce sont d'anciens amis dont les habitudes m'agacent et que je regarde avec un dégoût latent. les nuits ne vont jamais changer, les nuits ne muent pas, les nuits sont comme les invertébrés qui ne changent pas de peau mais d'endroit. je préfère l'ennui à la nuit, c'est plus distrayant, et il y fait moins froid.

les nuits, toutes les nuits je les regarde de loin comme on regarde le chien en se demandant s'il va aboyer ou se coucher. je les regarde et je ne les vois plus car si habitué. habitué comme le poisson non comestible s'habitue à ce qu'on le ferre et puis qu'on le remette à l'eau, habitué comme le cancre, habitué comme la mer. familier à tous ces lieux que je ne connais pas et où mon corps surgira pour se perdre, fuguer, fulgurer, disparaître en lui-même.

je sais à l'avance ce que la nuit a pour moi, j'en ai vu la couleur. je sais à l'avance ce qu'elle croit me donner, la nuit je l'ai en double. la nuit c'est une forêt distraite, des caprices qui ne supportent pas, des loups trahis. la nuit se propose comme un service inutile. sans homme pas de nuit, pas de cri, la nuit c'est une parodie.

la nuit c'est trop loin pour qu'on s'y attarde et parfois même c'est trop cher. la nuit c'est le la qu'on donne quand il n'y a plus de ligne, quand il n'y a plus de signes. la nuit me lasse et je n'y trouve plus mon compte, seulement les bons amis, mais même les bons amis sont des animaux qui ne bernent personne : leur robe ne change pas.

je vais demander à la nuit de me rendre des comptes. la nuit me doit bien ça, après tout ce que j'ai fait pour elle. j'ai tant donné à la nuit, la nuit, la nuit, et on me parle tant de la nuit, la nuit, la nuit après la nuit, pas celle-là, l'autre encore, la nuit me nuit, la nuit est incapable de s'occuper d'elle-même, la nuit la nuit la nuit. quelle berne.

il est temps que la nuit paie pour tout le sang qui a tourné court et toutes les girations païennes. il est temps que la nuit me rende les parachutes qui n'ont pas su s'ouvrir et les blessures qui n'ont pas voulu se fermer. cette fois-ci c'est à la nuit d'être dégoutée de moi.

Vincent n'a jamais su comment parler de lui.

Il ne s'est jamais vraiment détesté, ni n'a cherché à trouver de réponses, ou même à poser des questions. Il ne sait pas l'être qu'il est devenu. S'il est comme du fer aujourd'hui ce n'est pas de sa faute, ce n'est que le temps qui a fait son travail, et les ombres affamées abattues sur lui ont semé sur son crâne quelques cheveux blancs à seulement vingt-trois berges.

Mais Vincent ne sait plus son âge, il l'a choisi. Il se laisse saupoudrer par de lents sabliers qui lui prennent en s'égrenant ce qui lui reste de charmant.

Vincent ne serait plus qu'un maillot de docker, ne serait plus qu'une clé à molette, ne serait plus que l'ombre de son ombre, creux et aux yeux vitreux ; il est en réalité l'imperméable garçon qui se tient derrière ses écrans cathodiques, joystick entre les mains, silencieux comme jamais.

Il était auparavant animé d'une rage qui n'avait pas de source ou de raison ni de fin ; il était ainsi, et parce qu'il était ainsi, il savait mouvoir des montagnes et déplacer de grands champs des possibles.

Vincent était un grand insurgé. Il mettait ses ambitions dans un sol meuble et attendait qu'elles fleurissent, gagnent en force, s'élèvent comme des immeubles. À la fin elles retombaient comme des châteaux de cartes.

Les ambitions de Vincent ont été les plus vivaces de toutes, et toujours, toujours ont su trouver un chemin, sans se frayer discrètement comme les autres, sans mystère, sans sinuosité mais à grand fracas. Il n'avait aucun génie. Il n'avait aucun but. Il allait droit au sien. C'était le talent simple de n'en avoir aucun.

Il était un temps où il ne savait pas non plus être sérieux et où il disait beaucoup de choses comme elles venaient, avec beaucoup de cris et peu de réflexions, il était un temps où il n'y avait pas de secrets et où il se laissait bercer puis bercer. Sur ce temps d'inconstance se sont refermées des portes lourdes comme le monde, vibrantes comme un cri, sur ce temps se sont construits des monolithes durs comme la colère latente - la colère qui au fond, était l'ombre de Vincent.

En filigrane de ses gestes, ceux par lesquels il pétrissait la paraffine ou actionnait la manette de playstation ; la cadence en huit bit qui rythmait ses réussites virtuelles dans le noir, le ferment de sa vie et l'autre côté du miroir. Il était un temps mais il est révolu maintenant. Maintenant quelque chose a poussé par-dessus le dessus, quelque chose l'a avalé.

Assez de chefs d'œuvre et assez de promesses. Assez vu, assez fait. Tous les grands hommes ont leur déchéance, et puisque c'est pure perte - puisque c'est pure perte autant laisser les choses se faire et défaire comme elles le veulent.

Il y a eu l'école. Elle l'a emmené au plus profond de ses fêlures et l'a mis face à sa peur. Elle a englouti ses convictions, et mis le feu à des poudres, et a réduit sa parole imbécile au mutisme assourdissant. Maintenant quand Vincent parle, Vincent réfléchit. Vincent a pris conscience. Vincent a changé.

Les êtres humains sont terrifiants

**Je ne verrai jamais un être humain
de ma vie**

**Je ne verrai que les reflets, les
étages, le doute**

**Le coin d'un sourire superposé au
besoin du hurlement**

**Je vois exactement comme je vois
les choses et je devine qu'elles
ne sont pas ainsi**

**Tout ce que je verrai et ai vu
et voit jusqu'à présent est un long
balancier entre les mois possibles**

**Les mois voulus, les mois qui n'ont
jamais existé**

**Les mois dans la lunette
de celui qui regarde, celui qui ne
comprend rien**

Je ne comprendrai rien alors

**2016,
Paris,
Argenteuil,
dans le
dernier TER,
juste avant
la rentrée,**



Il ne rouillait pas.

Oh non, il ne rouillait jamais. Il avait juste un peu perdu l'habitude. Pas la main.

Il était à plat ventre mais cela ne l'empêchait pas de viser juste.

Il lui restait tout pile assez de place pour placer sa main dans l'angle le plus confortable, et son œil à la hauteur de l'arc.

Le reste allait de soi.

Son poignet se rompit prestement. On devinait l'os pointu sous la peau blanche que cachait la manche du bleu de travail.

De toute évidence, il était bon soudeur.

Le feu est une vague. On attrape pas le feu. On se penche en avant pour en goûter la température, et sans le savoir, on se retrouve brûlé.

On le réalise à peine que le feu est déjà loin.

C'est très bien. On ne dompte pas le feu.

Le bruit déchire l'air, fait se recourber le ciel sous les étincelles, et tout se termine dans une perfection si fine que les détails se résorbent en eux-même. Sa rigueur millimétrée ne laisse aucune trace.

Tout consiste en ne jamais savoir où s'est faite la jonction. La cire, le feu, la poudre, le drap, la bombe, le tissu se confondent.

La finition est toujours impeccable. Pas une goutte sur la bâche. Pas une paillette sur le masque. Le travail de Vincent est un travail soigné.

Il attendit cinq secondes. Puis dix. Puis vingt. À partir de trente, c'est bon.

C'était bon.

Il épousseta son col et ses manches en descendant le colimaçon de fer.
Côté cour. Côté personne pour voir quoi que ce soit.

Comme à son habitude, il rangea les outils dans un étui, ses gants dans la poche intérieure de son manteau, son oeil de lynx derrière une paupière, sa concentration dans un repli de cerveau.

Et dès que la pointe de ses Nike miguées touchait le pavé, plus rien.

Il n'était jamais ce gamer qui jouait à l'artiste.

Il n'était que lui.

Il redevenait Vincent, le jeune homme calme et souriant qu'il avait toujours été.

Vincent sans histoire.

Vincent banal.

Vincent.

JE
J'AI DU MAL, JE CROIS, À METTRE LES MOTS LES UNS AUPRÈS DES AUTRES
À PLACER DES PHRASES OÙ MES SENTIMENTS NE SE DISPUTENT PAS LES PETITS
MORCEAUX
À INVENTER DES LONGUES SENTENCES QUI VEULENT DIRE QUELQUE CHOSE,
À NE PAS METTRE DE ^SORITURES, À NE PAS GLISSER CES TERMES
COMPLIQUÉS
À NE PAS ME TROMPER POUR TOUT RECOMMENCER
JE. J'AI DU MAL, MOI, TU VOIS PAS, À DIRE DES CHOSES BELLES QUI TIENNENT LA ROUTE
À REMPLIR LA PAGE EN Y GLISSANT DES FRAGMENTS
DE MOI
À ÊTRE SINCÈRE, UN PEU PLUS VRAIE. MA FOI
UN PEU MOINS NOYÉE PAR CES PERSONNAGES QUI SE FONDENT ENSEMBLE,
SE TIENNENT LA MAIN ET ÉCLATENT LEURS PEAUX
DES CORPS EN LAMBEAUX DANS MA TÊTE QUE JE DOIS RECONSTITUER. ENCORE, ENCORE,
ENCORE, ENCORE
INLASSABLE
DES PUZZLES
ÇA ME PLAÎT MAIS ÇA ME PERD
OÙ METTRE UN PEU DE MOI-MÊME, JE NE SAIS PAS
OÙ INTRODUIRE MA CONSCIENCE QUI PENSE TOUJOURS AU CONTRAIRE, JE NE SAIS PAS
COMMENT FAIRE DES CHOSES, DES AGENCEMENTS QUE JE N'AI PAS FAIT DÉJÀ, COMMENT
ARRÊTER DE DIRE QUE J'AI FAIT ÇA OU RESENTI CELA OU TROUVÉ BEAU ÇA OU QUE J'AI
PLEURÉ
ALORS QU'AUCUNE LARME NE VIENT
AUCUNE LARME NE VIENT
ATMOSPHÈRE VIDE ET NOIRE DANS LE CREUX DE LA POITRINE. LÀ OÙ DEVRAIT BATTRE UN
CŒUR
LÀ OÙ J'AI ARRACHÉ TOUT MIS À L'ENVERS ALTÉRÉ SANS DESSUS-DESSOUS
JE N'AI PLUS AUCUN SENS DEBOUT
J'EN SUIS DÉSOLÉE
IL FAUT QUE JE TOMBE ET QUE JE REVienne À CEUX QUE J'AI QUITTÉS, PETITE LÂCHE, POUR
ME RECONNAITRE
POUR ME RETROUVER ET ME DIRE « **Oh me revoilà** »
« **Oh ça me ressemble** » C'EST MOI COMME AVANT

MAIS COMMENT ARRÊTER

COMMENT RETOURNER LÀ-BAS

« **Oh c'était bien moi** »

C'ÉTAIT BIEN, MOI

JE SUIS LAIDE POUR L'INSTANT

JE ME SUIS ÉCHAPPÉE BELLE

JE

J'AI RÉUSSI À REVENIR SUR LES PAS QUE J'AI LAISSÉS

MAIS C'EST DOMMAGE CE N'EST PLUS PAREIL, JE NE SAIS PAS SI C'EST L'ORGUEIL
OU LA DÉSORGANISATION

LE DÉGLINGUEMENT

C'EST COMME SI TOUS LES PETITS SILLONS S'ÉTAIENT EFFACÉS

ILS NE SONT PAS SI LOIN POURTANT, PAS DU TOUT, JUSTE LOIN DE MON REGARD,

J'AI RÉUSSI À REMETTRE ENCORE MES MAINS LÀ-DEDANS ET J'AI L'IMPRESSON
QUE C'EST MAUVAIS

C'EST DEvenu MAUVAIS

C'EST MON TRÔNE, QUI EST DEvenu UN SIÈGE, QUI EST DEvenu UN RIEN,

QUI EST DEvenu UNE PLACE

ET QUELQU'UN PEUT LA PRENDRE

LA PLACE VIDE

MAIS C'EST JUSTE MOI, MA FAUTE ET MON ENNUI, CELUI DONT MAINTENANT

JE ME CACHE

ENTERRÉE DANS MOI

LA BÊTE

C'EST UN PEU MOI LA BÊTE

ELLE S'EST DEvenue MOI POUR MIEUX M'EXISTER

LA SALOPE

JE ME RECONNAIS MOINS AVEC CES DENTS ET CES ONGLES DE BÊTE QUI LES A FUI.

QUAND JE REVIENS, CE QUE JE VOIS DANS MES YEUX JAUNES ENLUMINÉS D'ENNUI
(TOUJOURS LE MÊME JUSTE UN PEU PLUS FORT) C'EST L'IMPOSTURE

JE SUIS TRISTE

MAIS JE NE SUIS PAS TRISTE

J'AIMERAIS BIEN ÊTRE TRISTE

POUR ÇA

JE ME SENS PLUS SALE ENCORE PARCE QUE JE NE SUIS PAS TRISTE POUR ÇA, POUR EUX,
PARCE QUE JE M'EN FOUS
JE N'ESSAIE PAS, J'AVAIS PAS ENVIE, JE VAIS PAS FORCER NI MOI NI LES IDÉES
ILS NE SONT PAS GRAND CHOSE, ILS N'EN FONT PAS GRAND CAS
ILS ME COULENT DE L'ESPRIT ET DE LA MÉMOIRE COMME DES RIENS DU TOUT
ILS NE M'INQUIÈTENT PAS AVEC LEURS OMBRES QUI DISPARAISSENT PLACIDEMENT AU BOUT
DE LA MIENNE
J'AI DISTILLÉ AUTRE CHOSE DANS MA VIE
EST-CE QUE J'AI CHANGÉ ?
JE DOIS FUIR
JE NE SAIS PAS SI J'AI CHANGÉ, MAIS JE DOIS FUIR
JE DOIS FUIR LE RYTHME QUE JE TIENDRAIS PAS ET DE CES PROJETS QUI SE FONT
DANS MA TÊTE SANS EN SORTIR
EN FEUILLETS INTERMINABLES INTERMINÉS
QUE C'EST PITOYABLE
C'EST PITOYABLE N'EST-CE PAS
LES PROMESSES QUI NE TIENNENT PAS, QUI NE SE TIENNENT PAS,
QUI NE RESTENT PAS DEBOUT CAR GIGANTESQUES
CAR PLEINES À VOMIR D'AMBITIONS INUTILES
TROP GRANDES POUR MOI
CONDESCENDANCE QUI BROUILLE TOUT LE RESTE, AVACHISSEMENT QUI GROUILLE
C'EST PITOYABLE DE SE COMPLAIRE, C'EST PITOYABLE LA BONNE CONSCIENCE
LES CONVICTIONS EN L'AIR, LES CHÂTEAUX DE CARTES QUI TOMBENT
N'EST-CE PAS
PITOYABLE DE CONTINUER À NE RIEN FOUTRE, DERRIÈRE SON SOURIRE,
UNE LIGNE BRISÉE ET BELLE, MAIS PLEINE D'AIR, DERRIÈRE SON CALME ET SON
ÉLECTROENCÉPHALOGRAMME TRÈS STOÏQUE
LES PETITS FAUX SEMBLANTS ET LES LIGNES À DEMI ÉCRITES QUI S'ÉGARENT
DANS LE MISTRAL
LES ÉCHÉANCES TOUJOURS LOIN LOIN POUSSÉES DERRIÈRE LE CHAMBRANLE DE LA PORTE
COMME UN VIEIL AMI
MAIS IL VIENDRA
IL VIENDRA, LES MOIS DURENT, LE TEMPS RIT BIEN DE TOUT CE POURRI
TOUT EST POURRI
C'EST LA NÉCROSE

MES GROS ET GRAS PROJETS SONT PLEIN D'AIR

JE N'AI PLUS DE TALENT

J'AI DÉJÀ EU DU TALENT ?

J'AI CHANGÉ

JE DOIS FUIR

REVIREMENT ET FUITE ME TROUENT LES ORGANES

MON VENTRE S'EST RETROUSSÉ SUR MON CŒUR

J'AI DÉJÀ EU DU TALENT

JE ME TAILLE À L'ANGLAISE

À PLUS

Il n'était pas là.

Il savait que quelqu'un l'appelait, son téléphone vibrait dans la pénombre de sa chambre. Mais il ne répondait jamais.

Il était entre deux mondes et il ne savait pas comment choisir.

Il était un peu perdu, comme toutes ces personnes qui savent où elles marchent mais qui ne vont jamais vraiment quelque part et qui ne savent pas quelle route emprunter pour se rendre là où il faut vraiment.

C'était comme toucher le ciel avec le doigt, le sentir crever le bleu qui n'était pas du bleu, le vide qui n'était pas du vide, mais plutôt un fragment dans l'espace, où convergeaient toutes les choses qui font le néant.

Oui, c'est ça, il était là sans être là, dans l'ailleurs, allongé dans le néant.

Mais il n'y avait pas de sol dans le néant. Alors il était surtout là dans l'apesanteur d'une hypothétique nuit, avec les membres qui lévitaient, et des ondes acides atours, et des bourrasques et des halos qui lui pétrifiaient le corps. Il était entouré de choses dont il ne savait pas vraiment si elles étaient en présence ou non.

- T'es où ?

Il ne pouvait pas répondre. Ses cordes vocales s'étaient envolées. Il avait un peu peur, noyé dans l'infini qui lui semblait presque quatre murs, cette boîte de pétri où il était une fourmi, une toute petite fourmi.

Il craignait de bouger un doigt ou un muscle. Il craignait d'exploser. Ses poumons étaient cristallisés dans du blanc et des bulles. Il ne voyait rien, sentait plus qu'il ne ressentait.

C'était donc ça : être l'éternel absent. Ils lui disent tous, par delà les mots de dépit sur l'écran rétina, en attendant Vincent.

- Pas là.

S'il se sentait délaissé par la réalité, sa conscience lui tenait encore fermement les bras. Il ne pouvait pas s'en débarrasser ; s'en aliéner était impossible, c'est trop difficile de repousser toutes les vibrations. Il se sentait liquide et affecté par toutes les manifestations de la vie.

Quelque chose parcourait ses veines, qui n'étaient devenues plus qu'un seul tube géant. Il croyait devenir une grande membrane qui s'ouvrait et se refermait en palpitant. Puis il se crevait TOUT d'un coup en deux et dévalait une pente très raide.

Il n'était plus qu'un sac d'os qui roulait dans son vide, son rêve, comme il disait, guidé par l'impression d'une étrange cicatrice dans un ciel ouvert. Comme à Marseille dans les étés de son enfance, comme au Chiapas dans le camp zapatiste, son empire était fait de nuages qu'une bouche aurait dispersés.

T'es où ? Pas là; Tu tournes la tête pour ne plus la relever, ton front s'affaisse et tout change au moindre mouvement qui vient troubler l'équilibre. Il n'y a plus d'ordre et plus d'intention, tout est à l'envers, ou bien dérangé, et ta perception se modifie sans arrêt.

Ce n'est pas comme si tu tombais, c'est plutôt comme si tu coulais, un peu comme cette cire qui tombe de tes doigts chauds ; comme si tu étais drainé par une force et qu'elle t'emportait.

C'est comme la moto sur les routes du pays des palmes, les mains couvertes d'une graisse noire, le coeur hanté par les peintures d'un gentil douanier.

Le monde se ratatine. Ton absence te fait passer à travers quelque chose, un récipient à trous. Ce n'est plus une passoire, mais un tamis, et toute ton enveloppe comprend comment s'y moudre. Tu penses mourir.

Tu te demandes si les quelques grammes qui quittent ton corps sont ceux de ton âme, mais tu es si souvent absent ! Peut-être qu'elle ne pèse plus rien.

- Tu vas revenir ?

Tu as encore ce pouvoir, tu peux communiquer, mais tu ne sais pas comment ni dans quel but. Ta bouche est rouillée. Tu coules vers une sortie inconnue. Ça te rappelle Gaspard de la nuit d'Aloysius Bertrand, le rêve qui s'évanouit, la vierge éventrée, la chasse aux sorcières. Tu aimerais bien savoir d'où viennent tes souvenirs, si tu rêves ou si tu es mort.

- Seulement si t'essayes pas de me trouver.

Il y a une lueur qui éclate dans le brouillard blanc, c'est un réverbère. Il y a des tentures immaculés autour de toi et tu ignores d'où elles viennent, qui les a dressées ; tu as cette sensation d'être un apatride, cette conviction putride de pas te trouver là où tu devrais être. Mais ce n'est pas comme si tu savais distinguer le bon du mauvais endroit. Le bon du mauvais moment.

Parler avec sa conscience c'est très effrayant. Il y a des expériences qui forcent à s'oublier et à ne pas savoir où. Au fond on se retrouvera jamais.

Vincent ne se souvient pas quand il a choisi de disparaître, mais il est certain que c'était pour se survivre. C'est lorsqu'il comprit que son âme, bribe par bribe, se détachait de lui au fil de ses voyages, qu'il décida de trouver un endroit où rester. Il décida qu'il n'avait plus besoin de ces morceaux pour être quelqu'un : il se construirait sa propre âme, une âme nouvelle, pétrie de choses qu'il construirait tout seul.

Dans son état de demi-existence, son renoncement à être sa propre personne, il honorerait sa vocation. Alors pour sa dévotion, il fut fait chef des absents.

Vincent est léger, léger comme un nœud d'air, une plume de pigeon dans l'œil d'un cyclone, et s'en irait rejoindre les fantômes sans la gravité car il est plus Sims qu'humain. Ses yeux lumineux et lucides sont des précipices dans lesquels vous pourriez tomber et vous égarer jusqu'au bout du bout des temps, et chacun de ses pas vous y mène, car Vincent veut s'imprégner toute la peau de votre histoire. Vincent parfois sourit, parfois se moque, animé toujours du dévorant désir de disparaître.

L'existence de Vincent est corrélée à celle des autres. Il se construit au fil de ses liens et des personnalités qu'il rencontre pour les absorber comme un buvard. Son comportement a tendance à changer en fonction, à dépendre de l'instant, et son adaptabilité fait qu'il ne semble jamais sincère.

Pourtant il n'a pas mauvais fond : comme tout le monde, par peur panique d'être blessé, il ne s'attache à personne.

en conclusion

**c'est vital de ne pas rester inerte
pas dire trop souvent chez moi
s'habituer c'est aussi mourir
avec confiance. lenteur
personne n'a peur des aéroports
c'est la rotation de la terre qui fait
avancer sur les lignes
c'est la rotation de la terre qui fait
oublier**

**sur les tapis roulants
on s'habitue à tout on s'habitue
ils ne te reconnaissent pas sur la
photo de ton passeport
c'est la rotation de la terre qui fait
changer la photo
il n'y a pas de valises
seulement des fantômes
hélicoptères**

**le repas dans l'avion n'a pas
de nationalité
le passager de droite n'a pas
d'yeux
le hublot suffit pour voir le monde
entier le monde
entier n'a pas de nom**

**le monde est petit il tient dans
la bouche
la bouche embrasse une ou deux
ou quatre fois**

**on nait dans une autre ville
on vient au monde
il n'y a rien dans les bagages
il naissent sur le lit du voyage ils
sentent
chez moi**

**on ne dit plus trop souvent
chez moi
c'est loin... c'est loin
les autres sont ailleurs**

**ils sont restés inertes
ils disent bonjour et on va
se coucher
parce que c'est la nuit
dans des draps hors saison
des divans qui ne prennent pas
notre forme**

**des plafonds qui ne nous
connaissent pas**

**un jour on se connaîtra
en attendant il faut bien
des évolutions
des révolutions**

1

extras

BIBLIOGRAPHIE

OUVRAGES

- Gaspard de la Nuit*, Aloysius Bertrand
Les Tarahumaras, Antonin Artaud
La Promesse de l'aube, Romain Gary
L'Étranger, Albert Camus
L'Écume des jours, Boris Vian
Les chants de Maldoror, Comte de Lautréamont
Les Confessions, Jean-Jacques Rousseau

SITES INTERNETS

- Reddit
4Chan
Wikipédia
GitHub
Facebook
Know Your Meme
Youtube

DOCUMENTS AUDIOVISUELS

- Santa Muerte IRL
Les chroniques de Le Mock
Webséries de Studio 4
Les vidéos de ViHart

REMERCIEMENTS

À l'ensemble de mes amis des Arts Décoratifs
pour m'avoir montré la voie et donné le temps
À Julien Chauzit pour m'avoir prêté son inspiration
À mon infiniment patient directeur de mémoire

